

@

J.-R. CHITTY

EN CHINE

Choses vues

à partir de :

EN CHINE Choses vues

par J.-R. CHITTY

Traduit de l'anglais par Lugné-Philipon

Librairie Vuibert, Paris, 1910, 216 pages.



Cerf-volants et pétards.

Édition en format texte par
Pierre Palpant

www.chineancienne.fr
février 2013



TABLE DES MATIÈRES

[Préface](#)

[CHAPITRE I.](#) — Premières impressions.

[CHAPITRE II.](#) — La vie de famille.

[CHAPITRE III.](#) — La vie sociale.

[CHAPITRE IV.](#) — La vie commerciale.

[CHAPITRE V.](#) — La Chine artistique, littéraire, agricole.

[CHAPITRE VI.](#) — La vie religieuse.



PRÉFACE

@

J'ai évité, en écrivant ce petit livre sur un pays où j'ai résidé longtemps et qui m'a toujours été familier, de toucher à des points de controverse religieuse ou à des questions d'actualité politique. La raison de cette contrainte que je me suis librement imposée, c'est qu'en dehors des vastes problèmes qui attendent encore une solution il y a tout un monde de sujets dignes et capables d'exciter notre intérêt. S'il apparaissait pourtant que je n'aie rendu qu'un hommage imparfait aux nombreuses et grandes qualités du plus intelligent et du plus remarquable des peuples orientaux, je regretterais d'autant plus mon insuffisance que j'ai contracté une dette de gratitude envers les amis chinois qui ont bien voulu me documenter sur différents aspects de la vie de leur pays.

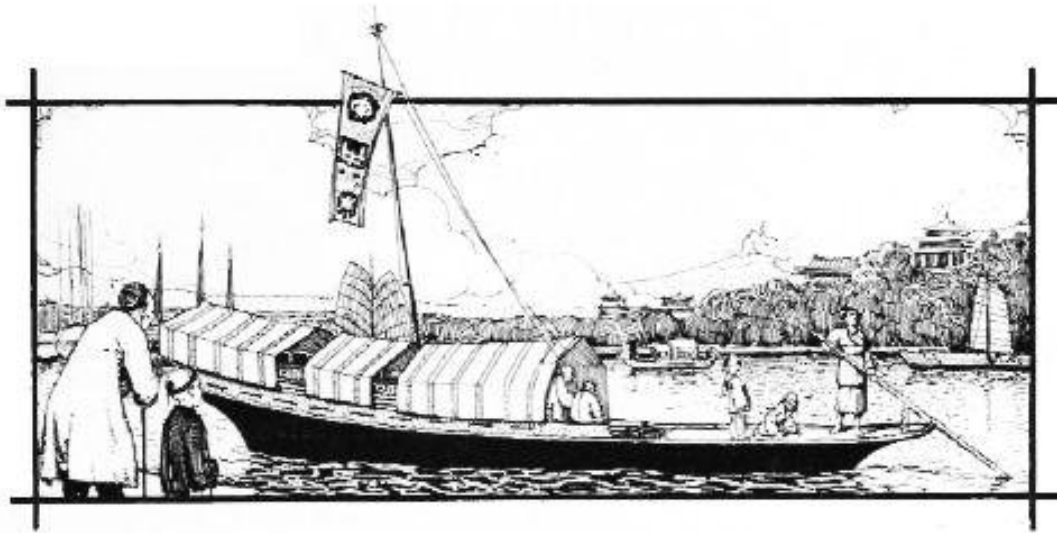
Je tiens encore à dire toute l'obligation que j'ai aux ouvrages admirables de M. Dyer Bail ; je ne pouvais mieux faire que de m'y référer pour dissiper mes doutes et renforcer mes certitudes.

J.-R. C.

En Chine
Choses vues



Entrée d'un temple bouddhique.
Remarquez les fines sculptures dont le temps n'a pu altérer la perfection.



CHAPITRE I

PREMIÈRES IMPRESSIONS

@

Dès que l'on cherche à ordonner sa conception des choses de Chine, on s'appuie fatalement sur une constatation qui forme comme le noyau de la masse d'impressions rapportées de là-bas : c'est que le Chinois agit d'ordinaire à l'opposé des autres peuples. La Chine regorge, aux yeux d'un Occidental, de contradictions toutes plus grotesques les unes que les autres ; aussi est-il nécessaire de les observer avec soin, de se les assimiler et, pour ainsi dire, d'en digérer la substance, si l'on veut apprécier avec fidélité un pays dont le charme et l'intérêt captivent tout voyageur intelligent, ou se faire une idée juste des nombreuses et admirables qualités d'un peuple que le monde européen ose encore traiter en petit garçon. Prenons, par exemple, la question de chronologie. Les races blanches ont adopté l'ère chrétienne comme point de départ de leurs calculs chronologiques, et en admettant qu'elles n'eussent point choisi cette date-là, il est quand même certain que, pour plus de commodité et pour favoriser les recherches historiques, elles auraient établi une date précise et fixe. En Chine, il en est tout autrement. Le règne de chaque empereur forme un centre chronologique spécial, et tel événement est indiqué comme

En Chine

Choses vues

appartenant à telle année du règne de tel empereur. Par surcroît de complication, le souverain n'est pas désigné par le nom qui lui est propre, mais par un « style chronologique » inventé tout exprès pour lui et qu'il a, en outre, le pouvoir de modifier à son gré. Ainsi l'an de grâce 1908 serait, d'après le système chinois, calculé comme suit :



Riche Mandchou et son épouse.
Ils ont tous deux revêtu leurs habits de fête.

Édouard VII. Style chronologique, mettons Caspar. L'année 1908 serait donc, avant le jour anniversaire de l'avènement, la septième année Caspar, et après ce jour « la huitième année Caspar » ; ou si le monarque adoptait entre temps un autre « style chronologique », elle serait, jusqu'au 22 janvier, la septième année Caspar, et ensuite la huitième année ceci ou cela. L'empereur actuel ¹ a conservé pendant tout son règne la même dénomination chronologique, celle de Kouang-Hsü (qui signifie littéralement « succession magnifique »), et il s'est acquis par là des droits incontestables à la gratitude des historiens futurs.

Autre embarras : l'année chinoise étant *lunaire*, il faut y ajouter un mois supplémentaire une fois environ tous les trois ans, et nulle position fixe n'est assignée à cette période de temps intercalaire ; on lui donne, dans l'ordre des mois, la place qui semble le mieux s'accorder avec la conception astrologique et chinoise de la chance.

Il n'est, dans la vie courante, que les commerçants pour attribuer aux locutions de temps un sens défini. C'est ainsi que « demain » peut s'appliquer à n'importe quel jour d'un avenir assez rapproché, et l'on comprend que cette façon de parler déconcerte les « griffons », ou nouveaux venus de race blanche.

Les périodes d'une heure, ou de temps moindre, s'expriment par des périphrases où entrent des comparaisons bizarres et savoureuses, telles que : « le temps qu'il faut pour se raser la tête, pour boire une tasse de thé chaud, pour brûler un bâton d'encens »... Il y a peut-être vingt de ces locutions ou plus qui sont d'un usage constant.

L'habitude de temporiser, cette grande ressource de la diplomatie chinoise, ne serait-elle pas une manifestation inconsciente de l'indifférence absolue en matière de temps qui caractérise cette race dans toutes les occasions de la vie ? La chose paraît assez vraisemblable.

¹ L'empereur Kouang-Hsü est mort en novembre 1908. (*Note du trad.*)



Mandarin de la flotte, son épouse et sa fille.

Ce sympathique fonctionnaire habite Kinkow ; il commande une flotille de canonnières sur le fleuve du Yang-tsé-Kiang. La fille est âgée d'environ seize ans.

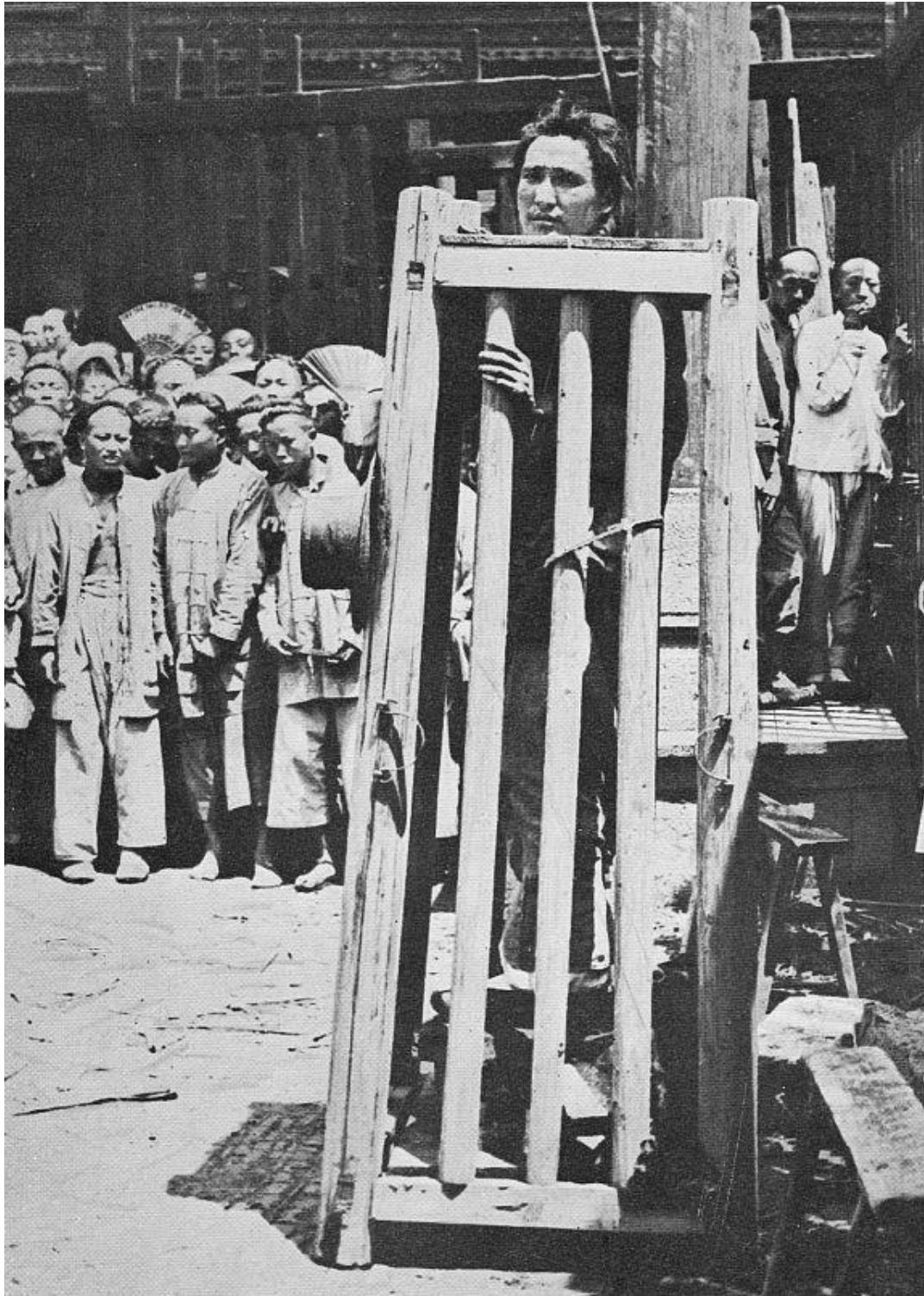
Le terme de « race » est, soit dit en passant, tout à fait impropre, car le Mandchou, le Mongol et le Chinois véritable sont des êtres bien différents. Même au point de vue de l'aspect physique, on ne saurait confondre le vrai Chinois, petit et souple, des provinces méridionales avec l'homme du Nord, grand et solidement bâti. Et puis, il existe entre

ces deux personnalités le même écart qu'entre le Français et l'Anglais typiques. L'une des contradictions les plus curieuses à signaler ici est la persistance du Chinois méridional à conserver la queue de cheveux, dont le port lui fut primitivement imposé, en signe de sujétion, par les Mandchous victorieux. Les indigènes du Kwantoung, qui appliquent volontiers à l'étranger l'épithète flétrissante de « non rasé », oublient que le turban cher à un grand nombre d'entre eux, mais inconnu du Mandchou et du Mongol, fut adopté à l'origine pour cacher la queue de cheveux, cet insigne de servitude.

À cette dualité de la race il faut encore attribuer le système de gouvernement double qui est si fertile en anomalies gênantes. Le pouvoir central de Pékin, représenté par les Tartares, se charge de négocier avec les puissances étrangères sans être le moins du monde qualifié pour parler au nom de la Chine. Mais comme il tire des provinces une grande partie de ses ressources financières, il accorde aux gouverneurs locaux une liberté d'action à peu près illimitée. Si l'on veut bien nous permettre une petite incursion dans le domaine de la politique actuelle, nous citerons un incident de date plutôt récente pour expliquer le « système » en vigueur.

Il y a quelques années, une explosion de brigandage sur le fleuve de l'Ouest provoqua les réclamations énergiques de plusieurs diplomates occidentaux à Pékin. Le gouverneur du Kwantoung reçut donc l'ordre de réprimer les troubles et d'indemniser les victimes ; le Trésor envoya même à cette fin une importante somme d'argent à titre de contribution impériale.

Le vice-roi leva des impôts considérables avec le produit desquels il dédommagea de leurs pertes les étrangers ; puis, après une demi-douzaine d'exécutions faites au hasard et en vue de « sauver la face », il soudoya les pirates pour les amener à se livrer à des occupations plus pacifiques. Ensuite, il réunit une petite troupe de soldats déguenillés et leur fit longer à peu de frais les rives du fleuve. En fin de compte, il empocha le reste de l'argent et tout le monde fut satisfait.



Châtiment suprême infligé à un pirate de rivière.

La victime est debout sur six pierres minces et plates empilées à l'intérieur de la cage, dont les planches supérieures enserrant le cou du patient. Chaque jour, on enlève une pierre, de sorte que la pression sans cesse croissante sur la gorge finit par amener la strangulation ; mais les amis du condamné lui épargnent généralement un supplice trop prolongé en lui procurant du poison.

Lorsque les ravages des pirates forcèrent de nouveau la diplomatie à intervenir, le gouvernement britannique insista pour que des canonnières chinoises fussent expédiées sur le fleuve de l'Ouest, où elles seraient soumises au contrôle des Douanes. Cette combinaison ne devant pas rapporter un sou au vice-roi, celui-ci n'eut rien de plus pressé que de fomenter une émeute formidable qui menaça bientôt les colonies étrangères. Le procédé est absolument typique et nous montre qu'en Chine il faut, pour atteindre le but fixé, suivre une ligne de conduite toute différente de celle qui s'imposerait ailleurs.

Puisqu'il est question de fonctionnaires, rappelons — malgré que le fait ait souvent été nié — qu'il existe une pairie héréditaire chinoise ; mais le titre de pair, à moins qu'il ne se renforce d'un lien d'étroite parenté avec la famille impériale, ne confère nul droit à gouverner le pays. Quand un homme est créé pair pour services rendus ou quand il avance d'un degré dans la pairie, il « transmet » cet honneur — quoi de plus naturel en Chine, où rien ne se passe comme chez nous ? — à ses ancêtres morts, et ainsi se trouvent anoblies autant de générations disparues que l'a décrété le bon plaisir impérial. Le principe invoqué est, du reste, parfaitement logique : « Peut-on savoir si les fils d'un grand homme seront dignes ou non de participer à sa gloire ? Au contraire, il est facile de reconnaître le mérite des aïeux qui ont donné au monde un citoyen d'une telle valeur. »

Les fonctionnaires impériaux, ou mandarins, forment neuf classes qui se distinguent par la couleur différente des boutons (ou *manting*) dont s'ornent leurs chapeaux et par les broderies étalées sur le haut de leurs robes d'apparat. On les recrute volontiers parmi les candidats qui subissent avec succès les épreuves finales de l'examen littéraire. Ces épreuves sont accessibles au plus vil fils de paysan s'il possède une somme d'intelligence, de mémoire et de ténacité suffisante pour atteindre au degré de science qu'on exige. Le moindre village a l'ambition d'être représenté par l'un de ses enfants dans le mandarinat, et les notables s'efforcent de pousser jusqu'en haut de l'échelle chaque petit bonhomme sur lequel ils fondent de belles espérances. Il faut du

temps pour mener à fin de pareilles études, l'aspirant au titre de mandarin devant passer trois examens de « lettres » ; mais il suffit que la première de ces épreuves lui ait été favorable pour que sa famille et son village tirent vanité de cet honneur : ce succès restreint ne donne-t-il pas, en effet, au jeune savant le droit de « voir » à n'importe quelle heure le mandarin ordinaire de petit grade ? Précieux privilège quand il s'agit, en cours de procès, de corrompre le magistrat et d'orienter son jugement vers une solution utile !

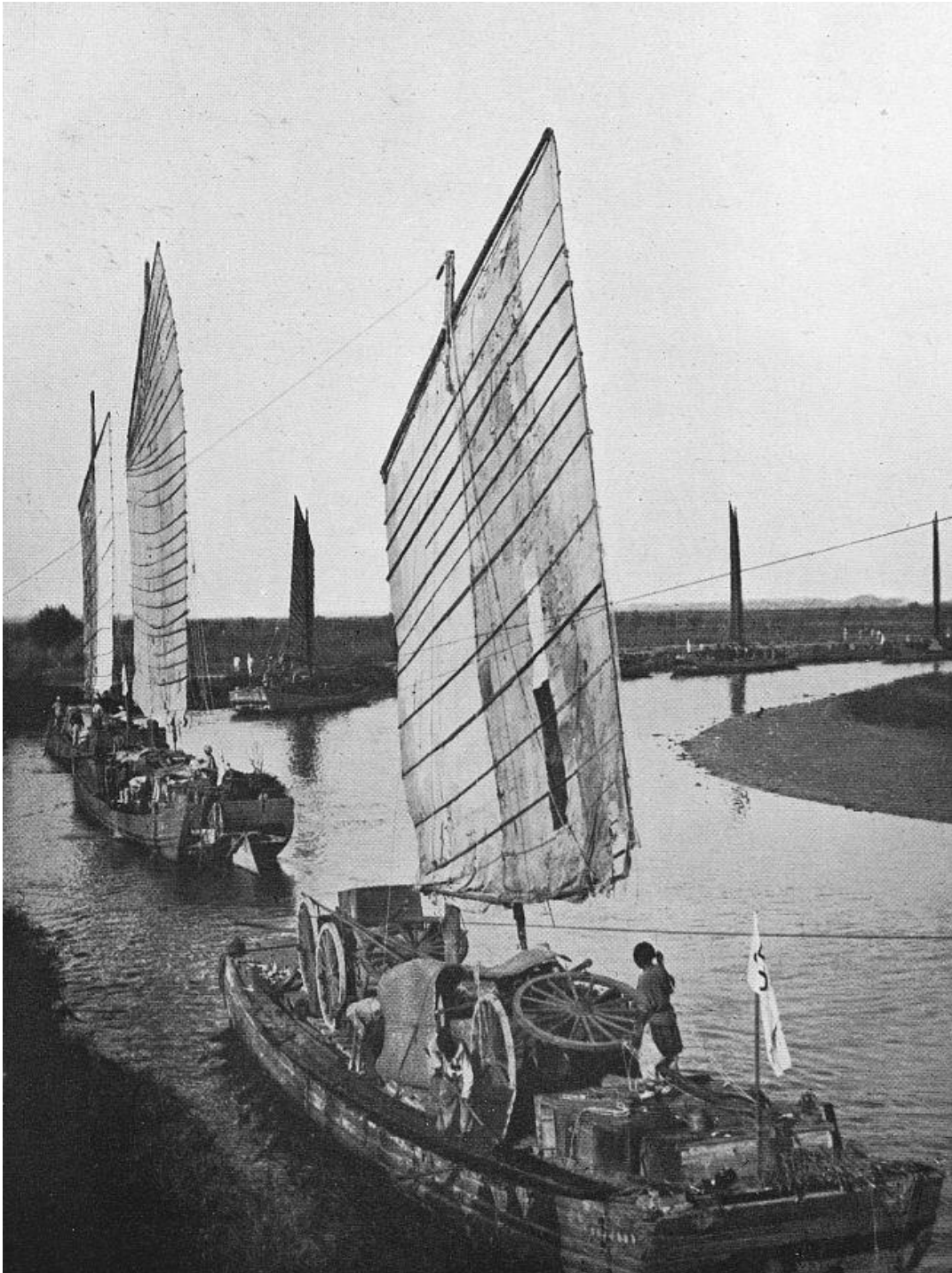
Un mandarin de premier rang est presque toujours apparenté à l'empereur ; mais la première classe comprend aussi les fonctionnaires les plus élevés de l'empire, ainsi qu'un étranger : Sir Robert Hart. Ils ont pour insignes un bouton de corail à leur chapeau et des coqs brodés sur leur robe.

Les mandarins de deuxième classe ont un bouton bleu de saphir et un paon brodé.

Un bouton pourpre et un pélican brodé signalent les mandarins de troisième classe ou grands « lettrés ».

La quatrième classe se compose surtout d'officiers distingués, car le Chinois n'a point pour les militaires une très grande admiration. Ce préjugé est demeuré longtemps si vivace qu'il y a une trentaine d'années le déshonneur s'attachait encore à toute famille dont l'un des membres entraînait dans l'armée ; mais les cruelles leçons d'une histoire toute récente ont contribué à en atténuer la violence. La quatrième classe de mandarins porte un bouton bleu clair et un faisan brodé.

Les magistrats ordinaires sont pris parmi les mandarins du dernier rang. Ils sont les serviteurs d'une justice théoriquement admirable. Dans le yamen de chaque magistrat est suspendu un gong, pour indiquer qu'à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit toute personne lésée peut obtenir réparation. Mais dans la pratique il arrive souvent qu'un procès au civil soit indéfiniment remis (à moins que le plaideur n'ait le droit de « voir » le magistrat), et il est bien difficile d'obtenir une audience sans faire au juge et à ses sous-ordres des cadeaux importants.



Jonques sur le fleuve du Pei-Ho.

La procédure criminelle est généralement plus expéditive, quoique la corruption, ici encore, intervienne pour satisfaire des rancunes privées. Un riche plaideur désireux d'infliger à son ennemi la peine du fouet ne se gêne pas pour lancer contre lui une accusation fausse et pour acheter la complaisance du juge. Puis il conclut avec le licteur du

tribunal un marché qui lui permet d'administrer le fouet lui-même. Cent coups de bambou ordinaires peuvent n'être pas plus douloureux qu'une de ces fouettées qui se donnent en Angleterre avec des verges, mais le Chinois habile sait les appliquer de façon à en extraire une torture raffinée.

Un vulgaire voleur est habituellement condamné au supplice de la *cangue*, ou collier de bois, qui enserre la victime de telle sorte qu'elle ne peut ni se coucher ni se nourrir elle-même et qu'elle meurt parfois d'inanition si le public n'a pas la charité de lui mettre des aliments dans la bouche. Quand il a perdu tout espoir, le misérable se traîne avec effort jusqu'au seuil de la maison où habite son persécuteur, afin d'expirer en ce lieu et de pouvoir ainsi, son âme une fois détachée du corps, hanter et harceler à perpétuité l'ennemi qui a su le vaincre dans cette vie.

On a comparé avec assez de justesse la Chine à une immense Tour de Babel. C'est qu'en effet elle possède, outre une foule de dialectes secondaires, sept langues différentes (y compris le *kuanhua* ou langue mandarine) qui sont aussi distinctes les unes des autres que l'anglais l'est de l'allemand. Les indigènes de telle province étant presque toujours incapables de converser avec ceux de la province limitrophe, les divers gouvernements restent isolés et chacun constitue un véritable empire dans l'empire.

Les autorités provinciales ne se soucient point, on le conçoit sans peine, de détruire une arme si utile à l'accroissement de leur puissance. L'unification de la langue et du système monétaire renverserait bientôt les barrières qui séparent encore un district d'un autre, et toutes les parties de l'empire désormais fondues et soumises à l'unique autorité centrale, celle-ci pourrait tenir en bride les fonctionnaires qui aujourd'hui la narguent et sont autant de roitelets.

Les gens de basse condition sont obligés, pour causer avec les habitants d'une province voisine, de recourir au « pidgin », idiome bâtard qui sert de moyen de communication entre l'indigène et l'étranger. La cour elle-même ne montre guère d'enthousiasme pour

l'institution d'une langue commune qui serait la langue mandarine ou *kuanhua*, parce qu'elle redoute le soulèvement du peuple uni contre la dynastie mandchoue.

L'adoption d'un idiome national unique ne résoudrait pourtant pas le problème des langues, car il existe en outre trois langues écrites, qui non seulement diffèrent entre elles, mais qui diffèrent aussi des sept langues parlées. Quel profit veut-on que l'étranger soucieux d'apprendre quelques mots de chinois retire de ce fastidieux labeur, puisqu'il s'aperçoit, en passant du Yang-tsé dans le Hoang-ho, que les bribes de savoir acquises là-bas au prix de tant d'efforts ne lui sont plus ici d'aucun secours ? Kiang, le mot qui signifie « fleuve » dans le Sud, devient ho dans le Nord, et il en est ainsi de presque tous les autres termes courants.

Les lignes de chemin de fer étant de création toute récente, les fleuves et les canaux qui sillonnent la Chine ont joué un rôle important dans son histoire ; ils ont même donné naissance à une population spéciale formée de communautés assez semblables entre elles, mais étonnamment différentes de la gent terrienne. Qui connaît, par exemple, la population fluviale du Yang-tsé se familiarise aisément avec celle du Hoang-ho, du Peï-ho ou du fleuve de Canton ; et cependant, les habitants des villages se signalent, au long de ces cours d'eau, par des dissemblances considérables.

On pourrait dire sans exagération que les Chinois des jonques et des sampans forment une race à part, car ils n'ont d'autres demeures que leurs petites embarcations peu confortables et ils se marient toujours entre eux. Nombreuses sont les femmes de bateliers qui, du jour de leur naissance à celui de leur mort, ne dorment jamais ailleurs que sur le fleuve. Elles quittent la jonque paternelle pour le sampan marital, où elles élèvent leur famille, où elles vieillissent entourées des enfants de leur fils aîné, jusqu'à l'heure où elles glissent sans secousse au repos dernier et où on les débarque pour la première fois afin de les porter en terre.



Intérieur de la Cité defendue.
On peut voir la porte de l'Harmonie.

La « grande » barque à passagers indigène sur le Yang-tsé mesure de 25 à 30 pieds de long sur 6 ou 8 de large ¹. La cabine des passagers occupe une bonne partie de cet espace. C'est à l'arrière de la barque

¹ Le pied anglais vaut environ 30 centimètres. (*Note du trad.*)

que l'équipage cuisine, travaille, dort, et que l'on entasse les rames et aussi les perches qui servent à la manœuvre. À l'avant se trouve un espace assez étroit où l'on peut hisser une voile et où se tiennent ceux qui manient les perches. Les hommes couchent en tas et pelotonnés — il leur serait impossible de s'étendre de leur long — dans un trou sous le pont du bateau. Quant au capitaine, il occupe une cavité pareille, grande à peu près comme la niche d'un chien, à l'autre extrémité de la barque. Et ceci prend, aux yeux de la population fluviale, l'aspect d'un palais véritable ¹ !

Le sampan de pêche commun a environ quinze pieds de long sur quatre de large. Les hommes pêchent, pendant le jour, le poisson qui abonde et, la nuit, le bateau va toujours mouiller l'ancre au même endroit. Le logis familial est une simple cahute de joncs dressée au milieu. Il y a parfois un autre abri à l'arrière, tandis que l'avant est réservé aux filets. La vie domestique des pêcheurs ne franchit point ces étroites limites ; la naissance, la maladie, la mort ont pour théâtre cette petite cabane de joncs qui reste habituellement ouverte à tous les regards du matin jusqu'au soir : le batelier chinois s'inquiète peu de cacher aux importuns les secrets de sa vie intime. Il est assez piquant de constater qu'un grand nombre de ceux qui naissent et vivent sur les jonques commettent l'erreur, assez rare chez les populations fluviales des autres pays, de ne jamais apprendre à nager. Des centaines d'existences eussent été sauvées, au cours de l'effroyable typhon qui dévasta Hong-Kong vers 1890, si les Chinois avaient pu surnager assez longtemps pour saisir quelque'une des nombreuses épaves flottantes. Incapables de se tenir à la surface, ils se noyèrent sous les yeux des sauveteurs, à quelques mètres seulement du rivage.

Les habitants des jonques qui sillonnent les fleuves, les lacs et les ports forment une race gaie et d'humeur riante. Ils ont, à un degré éminent, le sentiment de la famille, car neuf fois sur dix ils accueillent avec joie et chérissent même les filles que leur accorde le hasard des

¹ Certains de ces détails sont empruntés à un remarquable article sur la gent fluviale qui a paru dans le *North China Herald*. (Note de l'auteur.)

naissances. Ceux qui fréquentent le cours supérieur du Yang-tsé, en remontant vers Ichang, ont toutes les qualités propres à l'homme qui, entouré de périls continuels, passe sa vie à lutter contre la nature. Le Yang-tsé, qui est ailleurs si vaste qu'une seule rive demeure visible et que toutes deux s'effacent parfois, coule ici dans des gorges resserrées, ayant à peine trois ou quatre cents mètres de largeur ; entre les hauts rochers dressés sur chaque bord, ses eaux, que déchirent d'énormes pierres pointues ou des quartiers de rocs tombés des sommets, rugissent dans un bouillonnement sans fin. Si la « barque des rapides » vient à heurter l'un de ces écueils, ses infortunés passagers sont voués à une mort certaine et immédiate. Tandis qu'elle s'élance dans une gorge sombre, ne semble-t-il pas qu'elle va tenter en vain d'échapper aux aiguilles innombrables qui surgissent menaçantes parmi l'écume des flots ? La vigie placée à la proue, type élégant de cette race superbe, est là debout, balançant d'une main sûre la longue perche avec laquelle elle dirige le frêle esquif entraîné à tout instant un peu trop à gauche ou à droite ; et, cependant, d'autres s'apprêtent à manœuvrer la grande rame, aussi longue que la barque, dont ils useront, en cas d'extrême péril, comme d'un levier formidable pour résister au courant qui les attire vers quelque roche saillante. La scène est alors indiciblement belle, et la majesté en est rehaussée par le grondement immense des eaux entre ces rives surplombantes et par le sifflement de l'écume sur les affreux rochers qui encombrent le lit du fleuve.

Les bateliers obligés de franchir gorges et rapides ne tiennent leur adresse merveilleuse que de la seule expérience, mais il est juste de rendre hommage à l'intrépidité dont ils font toujours preuve ; ils ont ce rare courage qui distingue surtout le marin britannique, plein d'une audace froide et tendue vers l'effort.

La manière dont les indigènes du Yang-tsé fabriquent leurs barques fait l'admiration des experts en matière de construction maritime. Les planches sont d'un bois souple et ajustées de telle sorte qu'elles rebondissent comme des ressorts sous le choc des eaux bouillonnantes ; et c'est grâce uniquement à cette élasticité que l'on

En Chine

Choses vues

peut, d'une poussée brusque, écarter l'esquif de tel obstacle périlleux. Si la barque était construite de la manière habituelle, un mouvement brutal la mettrait aussitôt sens dessus dessous.



Canal bordé de saules.
Grand Canal et porte Occidentale de Pékin.

Le Grand Canal, construit par Kublaï Khan, compte une population fluviale très importante sur son cours de 700 milles ¹, mais ces bateliers n'ont point la dextérité virile de ceux qui naviguent sur des

¹ Le mille anglais vaut à peu près 1.610 mètres. (*Note du trad.*)

eaux plus dangereuses. Non pas que le canal soit artificiel sur toute sa longueur, car on a réussi à relier entre eux une quantité de lacs et de rivières pour en faire un seul cours d'eau. Dans le nord, le canal se confond avec la « Douleur de la Chine », c'est-à-dire le fleuve Jaune ou Hoang-ho, ce puissant fleuve des provinces septentrionales qui déborde avec une rapidité si prodigieuse qu'un gué facile à traverser au milieu du jour, peut se couvrir, le soir, d'une énorme masse liquide emportée dans un élan formidable et devenir absolument inaccessible aux barques et aux radeaux ordinaires. Les inondations du Hoang-ho font périr chaque année un certain nombre de Chinois ; parfois même, les morts se chiffrent par centaines en l'espace de quelques jours. Les Célestes attachent d'ailleurs assez peu de prix à la vie pour se laisser distraire par des incidents de ce genre.

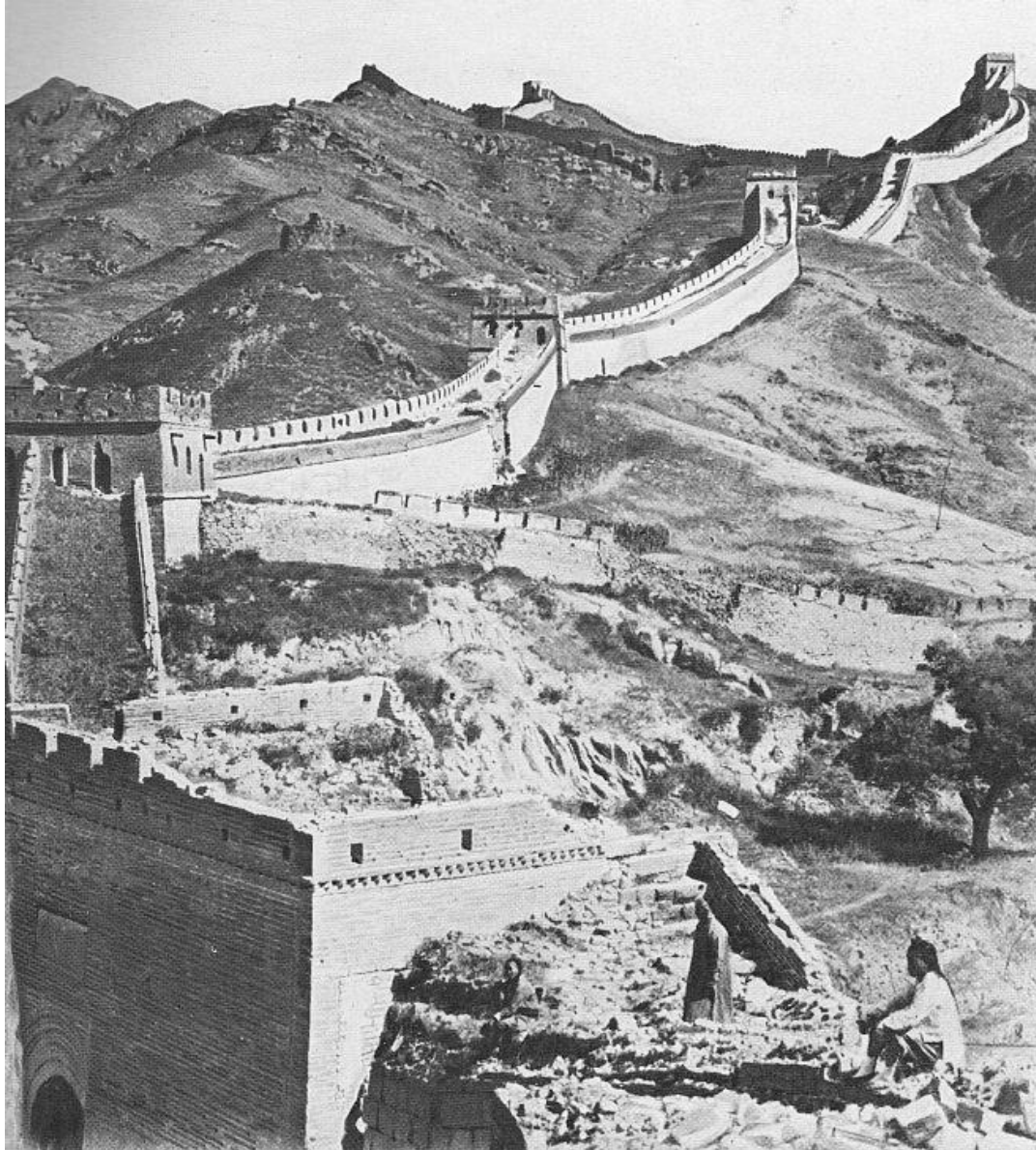
Le bassin tout entier du Hoang-ho est recouvert d'un sédiment de terre jaune ; c'est là un caractère si distinctif de cette contrée qu'il inspira à une ancienne dynastie impériale l'idée de choisir le jaune comme couleur de l'empereur. À la fois l'eau et le sol sont teints de la même nuance bilieuse. On donne de ce fait une explication qui n'est peut-être pas très scientifique, à savoir que le terrain d'alluvion, appelé loess, a été formé par l'accumulation, sur une profondeur de plusieurs centaines de pieds, de la poussière des déserts septentrionaux apportée vers le sud par les eaux et le vent.

La Grande Muraille traverse le cours supérieur du Hoang-ho. Elle suit, sur une grande partie de sa longueur (2.000 milles), une direction à peu près parallèle à la route des caravanes qui viennent de Tartarie. L'aspect en est assez décevant dans les plaines et les pays plats, où elle ressemble souvent à un monceau de pierres et de boue plutôt qu'au splendide ouvrage de maçonnerie popularisé par la gravure et la tradition. Une de ses parties les plus remarquables est celle qui avoisine Pékin ; elle est large de près de vingt pieds et bien conservée. Mais c'est dans les montagnes du nord que le voyageur doit aller admirer ce stupéfiant rempart de pierre qui se déroule au long des crêtes escarpées. À cette vue, l'Anglais le plus flegmatique sentira le mystère

En Chine

Choses vues

frémir dans son être intime ; son imagination s'enflammera comme s'il était en présence du Sphinx ou des Pyramides, des ruines merveilleuses de la Rhodésie, ou des monuments glorieux de la Grèce et de la Rome antiques. Le Chinois, lui, contemple la Grande Muraille avec



La Grande Muraille.

Près de l'entrée du défilé de Nankow, dans la direction nord-est.

une indifférence sereine et sans le moindre transport ; sans doute, il la faut vénérer comme un héritage des temps anciens, mais surtout comme une preuve évidente de ce fait que « ceux d'autrefois (la superstition interdit de parler plus clairement) avaient comme qui supposerait beaucoup d'argent pour payer ça ».

En Chine

Choses vues

Il est vraisemblable qu'en ce qui concerne Kublaï Khan la supposition, aux yeux d'un Européen, se teinte légèrement d'ironie. Ce ne fut point, en effet, la main-d'œuvre qui enfla la dépense, car il est à peu près certain que le conquérant mongol n'employa que des esclaves et qu'il dédaigna de calculer les frais où l'entraînerait l'édification d'un mur en maçonnerie pleine de dix pieds de haut et au moins autant de large sur deux mille milles de long.



@



Dragon préposé à la garde du « Fohkin Guildhall », Hôtel de ville de Ning-po.



CHAPITRE II

LA VIE DE FAMILLE

@

Le logis d'un riche Mandchou ou d'un haut mandarin atteint, dans un genre évidemment différent, à la magnificence et au faste des plus belles demeures occidentales. Broderies d'un prix inestimable, bronzes exquis, objets en ivoire fin, réjouissent partout et sans cesse la vue, tandis que les robes somptueuses des hommes et des femmes s'harmonisent avec cet élégant décor.

Il est rare que les parquets soient entièrement recouverts de tapis, mais de jolies carpettes en égaient parfois la monotonie, et l'on trouve aujourd'hui, dans beaucoup de maisons, des fauteuils et des canapés européens qui garnissent avec utilité un intérieur auquel l'étranger serait tenté de reprocher une splendeur dépourvue de confort.

À dire vrai, les demeures des Chinois très riches, là où le contact de l'étranger n'a pas aboli ou modifié les vieux usages, révèlent une piètre entente non seulement des commodités domestiques, mais de l'ordonnance et de la décoration architecturales. La plupart des habitations de cette espèce que l'on rencontre dans les provinces de l'intérieur sont des bâtiments isolés, hauts d'un étage, entourant deux ou plusieurs cours sur lesquelles donnent à la fois les fenêtres et les portes

En Chine

Choses vues

de toutes les pièces, tandis qu'un long mur blanc oppose au monde extérieur sa rébarbative et glaciale nudité. Des piliers, généralement en bois, supportent la toiture dont le bord se relève comme celui du toit, popularisé par la gravure, des pagodes et des temples.



Groupe de femmes pékinoises

Elles sont rassemblées dans la cour d'une habitation appartenant à un riche Chinois. Les robes sont faites de satin brodé par les ouvriers indigènes. Remarquez les deux types différents: la femme mandchoue, dont la longue robe cache les pieds non déformés, et la femme chinoise dont on voit, sous les larges pantalons flottants, les pieds minuscules et rabougris.

Dans les villes, où les gens vivent aussi pressés que des harengs en caque, il faut longer nombre de méchantes rues avant de découvrir quelques rares maisons qui aient deux étages ou plus et une toiture s'écartant du type commun.

Devant les demeures importantes, soit à l'entrée de la cour, soit un peu en dedans, on dresse invariablement d'affreux monstres sculptés ; mais les pauvres gens se contentent d'horribles figures en papier découpé ou peintes. Ces grandes gargouilles — qu'on nous passe ce terme de relative équivalence — ont pour mission de terrifier les esprits malins et de leur interdire l'accès de la maison : aussi ces « ornements » commandent-ils d'autant plus l'admiration que l'aspect en est plus hideux !

En règle générale, et à l'exclusion de tous les établissements pourvus d'une installation européenne, les maisons chinoises ne possèdent point de foyers. Les appareils servant au chauffage et à la cuisine sont tantôt des poêles en briques, tantôt des fourneaux à charbon de bois ; le système varie selon la province et les ressources de la famille. En hiver les chambres sont, comme au Japon, presque toujours surchauffées et l'atmosphère n'en est qu'insuffisamment renouvelée ; car Japonais et Chinois se méfient volontiers de l'air frais, mais ceux-ci se distinguent de ceux-là par l'aversion profonde qu'ils ont en outre, pour l'eau froide ou chaude.

Dans les logis pauvres, l'indigène supplée à l'insuffisance du chauffage par le nombre de vêtements ouatés qu'il entasse sur soi au point de ressembler à une barrique et d'être à peine capable de se mouvoir.

Les fenêtres sont quelquefois garnies de verre, mais les habitations des classes moyenne et inférieure n'ont à l'ordinaire que des châssis où l'on a tendu un papier huilé très ferme et très résistant. Dans beaucoup de maisons, la chambre à coucher n'est séparée de la pièce où l'on se tient pendant le jour que par des écrans formés de longs chapelets de « grains de bambou » ; si l'espace manque, cette méchante cloison elle-même disparaît. Les tableaux sont rares aussi bien chez les gens

En Chine

Choses vues

aisés que chez les pauvres, mais les uns et les autres ont emprunté aux Japonais la coutume d'orner leurs murs d'un *kakémono*.



Le pont anglais, à Canton.

Nul Chinois ne peut le traverser sans permission, car il mène aux légations étrangères.

Le meuble le plus commun et le plus typique est le cercueil du chef de famille ; il occupe dans un intérieur chinois une place si importante que l'on attend toujours à l'extrémité pour le porter chez le prêteur sur gages.

Les maisons à boutiques sont naturellement dépourvues de cours ; et même, elles n'ont habituellement pas de mur du côté de la rue et restent ouvertes sur toute la longueur de la façade ; on ne les ferme que la nuit, à l'aide de volets. La famille habite le fond de la boutique, et ne prend pas souci d'assurer à la vie domestique la moindre intimité ; mais il arrive parfois, dans les villes, qu'on ajoute un étage à l'édifice pour être plus à l'aise.

Nous pourrions écrire tout un volume sur les maisons chinoises, si l'espace ne nous était mesuré. Bornons-nous donc, pour finir, à signaler les logis des Chinois misérables, simples abris de feuilles de bambou grossièrement tressées et maintenues sur une charpente de bambou, les pieux n'étant reliés que par des fibres végétales. On peut édifier un « home » de ce genre en une demi-heure, et le démonter en moins de temps encore ; c'est là un avantage que les Célestes apprécient autant que l'extrême bon marché de ce domicile. On affecte souvent à un curieux usage ces abris de bambou : quand une véritable maison est en cours de construction, n'érige-t-on pas un « parapluie » en bambou tressé au-dessus de la maçonnerie pour la protéger contre les rigueurs de la température ?

Le vêtement caractéristique des Chinois est la robe de toile bleue faite avec de la ramie ; c'est du moins le vêtement qui est le plus familier aux visiteurs occidentaux ; il est porté, avec quelques légères différences de forme, à la fois par les hommes et par les femmes de basse condition, mais pas cependant par les plus pauvres. Les habits ne doivent jamais « coller » sur le corps, dont il ne convient pas de révéler les lignes sous peine de commettre une faute de goût et une inconvenance.

Les Célestes vont tête nue, sauf les Mandchous et les dames chinoises qui portent des coiffures diverses, où se trahit un goût d'élégance capricieuse. Toutefois, les femmes mariées se font toujours coiffer avec soin par le barbier de profession ; celui-ci se sert, pour assurer la stabilité de l'édifice, d'une quantité considérable d'huile épaisse et gluante, et il pique dans la chevelure les épingles à tête de jade qui en sont les ornements coutumiers. La jeune fille porte une

queue de cheveux, et l'on n'en trouble l'harmonie que le jour où son père désire la fiancer ; on tresse alors des fils de soie écarlate avec ses cheveux, dont on masque fréquemment l'insuffisance naturelle en y entremêlant des crins de cheval. Cette coutume n'est pas commune à toutes les provinces ; il en est peu, d'ailleurs, qui soient répandues dans tout l'empire. Lorsque la jeune fille est de mine avenante, ses parents jugent bon de lui faire une réclame habile qui lui procurera sans doute un mari ; les gens de la basse classe ne manquent point à ce devoir, et faut-il s'étonner qu'on retrouve là-bas les mères empressées à la conquête d'un époux pour leur fille ?

Les personnes de bonne condition se vêtent d'habits qui, s'ils ont à peu près la même coupe que ceux de leurs serviteurs, brillent par une tout autre richesse des étoffes et par de superbes broderies ; elles ornent aussi leur coiffure et leurs cheveux de parures curieuses et de fleurs de toute espèce.

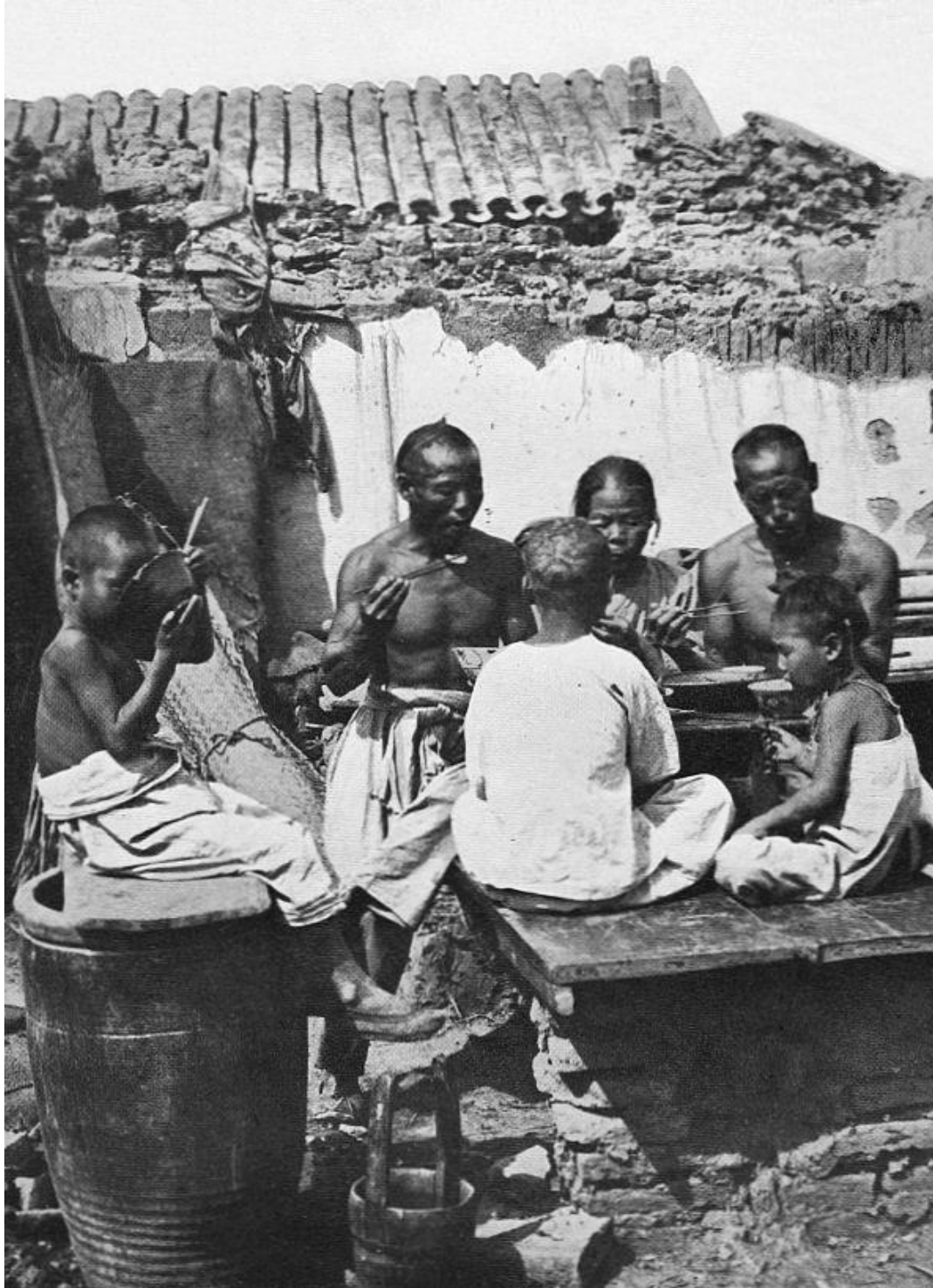
En haut de l'échelle sociale est le grand chapeau de mandarin ; en bas, le large couvre-chef en paille tressée des coolies ; mais la coiffure moyenne et distinctive, pour les hommes, c'est une petite calotte étroite, assez haute et surmontée d'un bouton noir ou de couleur : elle est destinée à protéger le sommet du crâne, ou partie sacrée de la tête, qui n'est jamais rasée, et la queue de cheveux pend par en dessous. Un boy chinois qui servirait nu-tête son maître ou son supérieur serait coupable d'une grave impolitesse, d'une impertinence très réelle. Toutefois cette règle de civilité puérile et honnête n'engage ni les coolies ni les porteurs de chaises. Des souliers de feutre épais, un pantalon large dans le haut et serré à la cheville complètent l'habillement masculin. Il est à peine utile d'ajouter que l'homme riche et le haut fonctionnaire se vêtent de soies splendides, de brocarts aux nuances délicates, de broderies fastueuses.

Les hommes se marient jeunes. À l'exception des prêtres, des ermites et autres personnages de ce genre, il n'y a point de célibataires. On peut assigner à cette coutume, il est vrai, un autre motif que le louable souci des convenances : chaque homme ne sent-il

En Chine

Choses vues

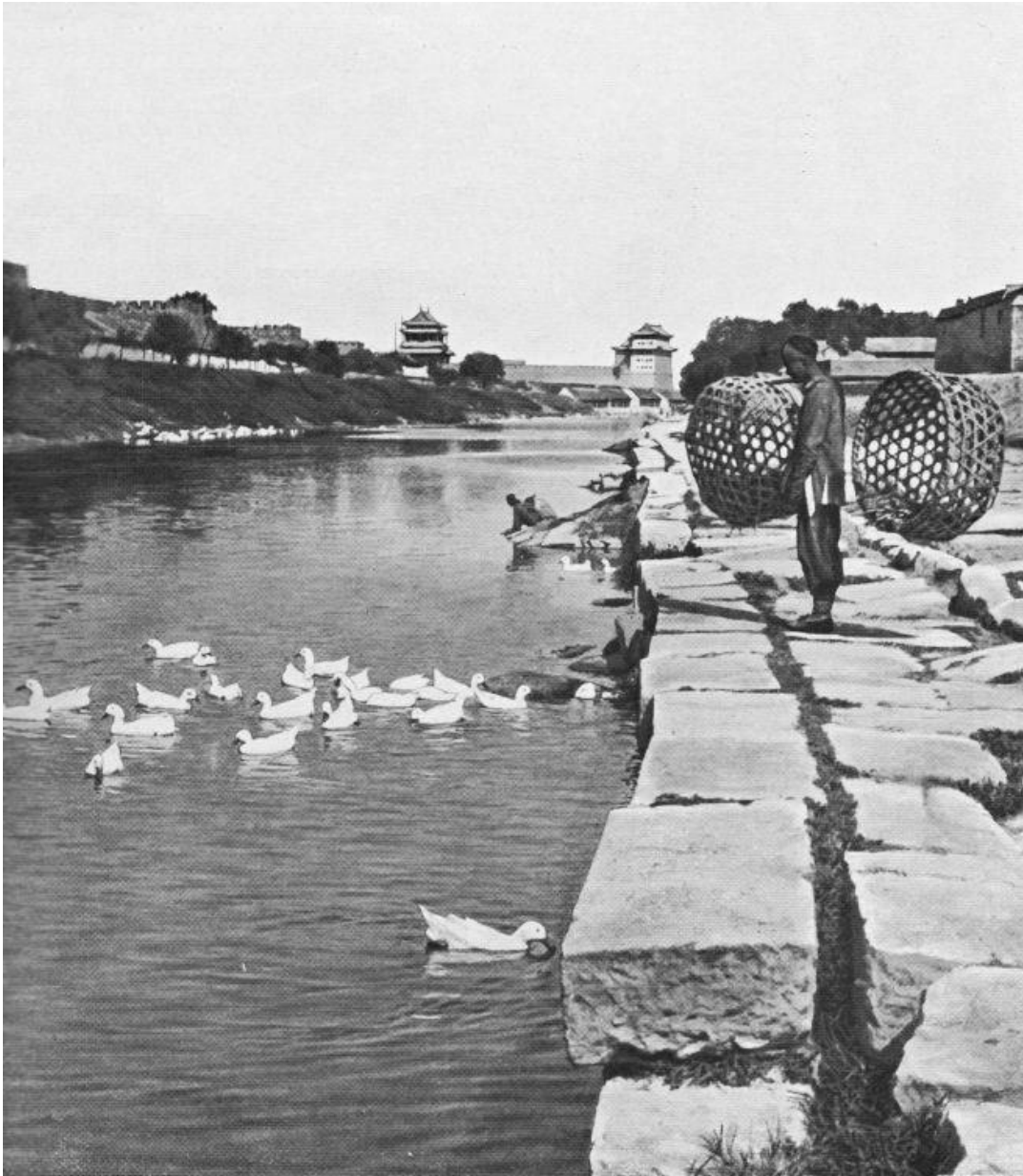
pas l'impérissable besoin d'une descendance qui, lui mort, accomplira certains rites d'une nature urgente et rendra à sa « tablette » les honneurs prescrits par le culte ?



Repas en famille.

Ces gens sont de la basse classe. Leur maison, située à Tientsin, fut détruite en partie pendant le siège.

La forme habituelle du mariage est la monogamie, mais les hommes ont le droit d'héberger autant d'épouses secondaires qu'il leur plaît et, chose qui complique assez grandement la vie de ménage, les enfants sont tous traités sur un pied d'égalité. L'épouse légale vient-elle à mourir, le veuf peut prendre de nouveau une « première épouse » ; quant à la femme, il lui est interdit de se marier plus d'une fois. Dans les familles ordinaires, l'épouse est l'esclave non seulement de son mari, mais de la mère de son mari ; aussi la vie commune n'est-elle pour la malheureuse qu'une suite d'épreuves cruelles. Si l'homme n'use de violence envers sa femme qu'en de très rares occasions, la belle-mère en revanche, soucieuse de parachever une éducation qui, sous le toit paternel, n'a dû connaître que d'assez douces sévérités, ne se fait pas faute de battre comme plâtre la nouvelle venue. Seule la naissance d'un fils — événement d'une importance énorme — améliore dans une très grande mesure la condition de l'épouse. Si son premier enfant, par contre, est une fille, les insinuations les plus perfides ne cessent d'attaquer son honneur et ses ancêtres. La stérilité est l'une des sept raisons pour lesquelles un homme peut répudier son épouse ; à moins cependant qu'il ne soit poussé au divorce par un autre motif, il n'invoque pas à l'ordinaire celui-ci, parce qu'il lui faudrait rendre aux parents la dot avec la dame. Il préfère prendre une épouse secondaire pour tâcher d'en avoir « des fils », ou encore adopter un garçon qu'il choisit autant que possible parmi ses parents. Le docteur Parker nous apprend que « l'adoption d'agnats est obligatoire », c'est-à-dire que tout homme de plus de seize ans qui meurt sans descendance mâle est pourvu automatiquement d'un héritier dans la personne d'un neveu « adopté », car il n'est pas bon pour la famille qu'aucune de ses branches mâles vienne à périr. Cet usage légal met bien en relief la puissance de l'esprit d'association en Chine : dans les calculs des habitants du Céleste Empire, ce n'est pas l'individu, mais la famille, qui est l'unité. Quand le chef de la famille veut adopter un étranger, il achète d'habitude un de leurs enfants à des gens que leur pauvreté empêche de nourrir une progéniture trop nombreuse.



Le Grand Canal, vers la Porte Orientale de Pékin.

La femme stérile peut donc sans trop de peine se tirer d'embarras. Celle qui pêche par « l'excès de bavardage » s'expose plus sûrement aux inconvénients du divorce. On ne saurait concevoir l'existence d'une « Madame Caudle » chinoise ¹, car le mari ne tarderait point à la renvoyer chez ses parents sous cette étiquette : « *Too muchee bhoberry* » (trop jacassière, trop bruyante). La dame n'a qu'un seul

¹ Allusion au personnage principal du roman humoristique bien connu : *Mrs. Caudle's Curtain lectures*. Les sermones d'alcôve ne laissent au pauvre époux de Mme Caudle aucun répit (*Note du trad.*).

moyen d'acquérir — et encore dans une très faible mesure — le droit aux remontrances doucement persuasives et pleines de tact que s'arroge l'épouse occidentale soucieuse de plier à ses caprices un époux revêché. Si, le jour de son mariage, la jeune femme chinoise a réussi à s'asseoir sur un coin du vêtement de l'époux à l'instant précis où, la cérémonie nuptiale à demi accomplie, ils s'asseoient pour la première fois côte à côte, on admet généralement — c'est là, d'ailleurs, une convention des plus fragiles — qu'elle sera maîtresse chez elle. L'imagination se refuse en effet à concevoir cette idée qu'un Chinois puisse accepter même le reproche le plus voilé de l'insignifiante créature qui, en se prosternant aux pieds de l'époux au début de la cérémonie nuptiale, a proclamé par un éclatant symbole l'infériorité passive où la réduisent la loi et les usages. Sans doute, l'homme serait tenu de tout souffrir de sa mère, fût-ce une vigoureuse bourrade, mais il ne faut pas oublier qu'une vie tout entière de renoncement et de soumission à l'autorité masculine ne dispose guère la Chinoise à de violents accès d'humeur. Il n'est, en Chine, que la belle-mère pour avoir toujours le dernier mot, et elle n'a pas besoin d'une longue expérience pour atteindre à une maîtrise consommée.

Dans toutes les classes de la société — sauf chez les gens très pauvres, dont la misère a des exigences qui triomphent des ridicules contraintes imposées par la coutume à la vie familiale — l'étiquette qui régit les ménages révèle clairement la condition de la femme. L'homme et son épouse ne prennent point leurs repas en commun. La femme ne doit jamais suspendre ses vêtements au même crochet que ceux du mari, ni occuper la chaise où il s'asseyait à l'ordinaire. Les garçons âgés de plus de sept ans ne mangent pas avec leurs petites sœurs, et il n'est pas rare qu'un père, en faisant le total des membres de sa famille, passe les filles sous silence. Les femmes des hautes classes mènent une vie de recluses ; elles sont d'ailleurs en partie condamnées à l'isolement par l'usage barbare qui veut que leurs pieds soient comprimés dès leur bas âge. Quand les dames vont dans la rue, elles montent dans une chaise à porteurs pour s'abriter contre les regards d'une curiosité gênante. (Les dames mandchoues, toutefois, ne

En Chine

Choses vues

compriment point leurs pieds et jouissent d'une somme de liberté beaucoup plus grande que la plupart des femmes orientales.) Les femmes chinoises des autres classes vont partout sans contrainte ; dans



Chameaux traversant le vieux pont de So-ha.

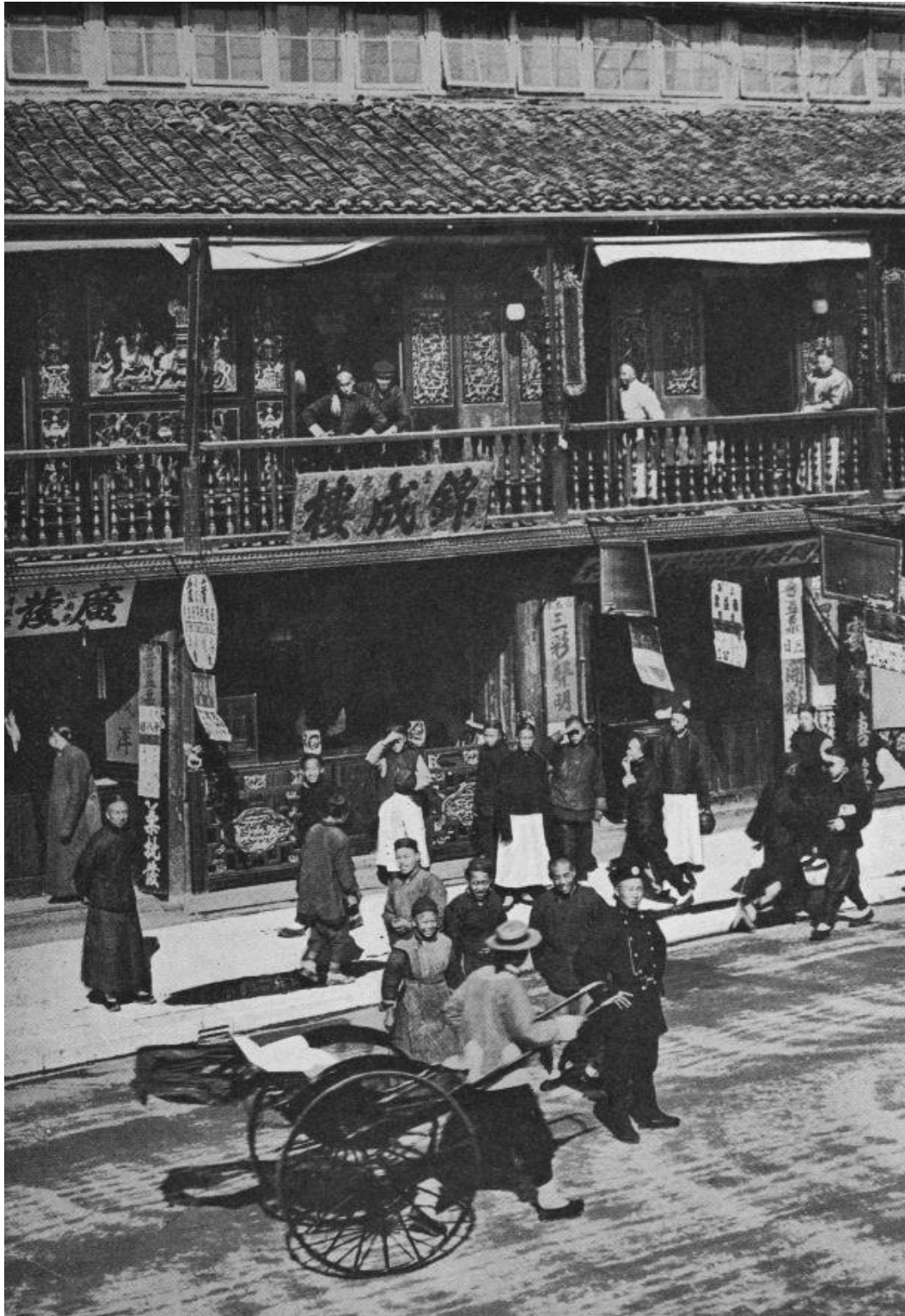
la Chine méridionale, elles prennent même part aux gros travaux manuels, portent des briques, cultivent les champs. Mais pourquoi une *amah* (servante) refuse-t-elle toujours de s'abaisser jusqu'à pousser une voiture d'enfant ? Cela, dit-elle, est « l'affaire des coolies » ; aussi voit-on, dans les ports régis par les traités, la nourrice marcher avec

nonchalance à côté de la voiture où un homme promène le bébé de race blanche.

La coutume de comprimer les pieds des filles, quoique moins répandue qu'autrefois, se maintient encore parce qu'elle fournit le seul indice de supériorité sociale que les femmes chinoises consentent à reconnaître. Aucune femme mandchoue, nous le répétons, ne sacrifie à cette mode hideuse qui ne tarderait sans doute pas à disparaître si la cour de Pékin se mêlait davantage aux divers éléments de la société. Quels gémissements pitoyables que ceux de la toute petite fille soumise à cette torture avilissante ! L'Européen s'étonne que les parents puissent habiter une maison hantée par cette lamentation perpétuelle dont des cris aigus et déchirants viennent parfois varier la monotonie. Pendant les dix-huit premiers mois, l'enfant éprouve des souffrances terribles, et bien longtemps après la douleur reste encore très vive. Quand la déformation est achevée, le pied, avec ses orteils retournés sous la plante et le cou-de-pied relevé très haut, ressemble à une petite massue. Les femmes chinoises qui discutent avec les Européens de cette coutume barbare répondent du tac au tac et allèguent très justement, semble-t-il, que la mutilation du pied ne nuit à aucune partie vitale de l'organisme, tandis que la coquette occidentale n'est pas seule à souffrir des funestes conséquences qu'entraîne la compression de la taille.

Les Chinois, comme la plupart des Orientaux, soignent les jeunes enfants avec beaucoup de tendresse. Des rites particuliers marquent la naissance d'un garçon et, dans la Chine méridionale, d'une fille. Les rites diffèrent selon les provinces, mais il en est un qui est répandu dans tout l'empire : c'est celui qui veut que, pour annoncer une naissance dans la maison, on suspende un gros morceau de gingembre au-dessus de l'entrée principale. Lorsque l'événement est imminent, la belle-mère brûle de l'encens devant le ou les dieux familiers (c'est d'habitude une statuette de la déesse de miséricorde ou de Bouddha, mais il peut y en avoir d'autres) ainsi que devant la « tablette des ancêtres », tout en priant pour la prompte délivrance de la mère et la santé de l'enfant.

En Chine
Choses vues



Une rue de Chang-hai.

Elle s'appelle rue de Nankin. La boutique qui fait face est une « maison de thé » indigène.

Le nouveau-né est emmaillotté pendant un mois dans les vieux habits des membres plus âgés de la famille, et il ne connaît point

d'autres vêtements jusqu'au jour où on lui rase la tête. Les parents s'imaginent, à l'aide de ce détestable artifice, assurer à leur enfant une partie tout au moins des nobles qualités de ses aînés ; il en est même qui croient trouver dans cet usage une promesse de longue vie, surtout si les vêtements sont ceux d'une personne âgée.

À l'âge d'un mois, le bébé est solennellement rasé, reçoit son « nom de lait », est lavé et habillé de vêtements à lui, qu'on choisit généralement rouges. Aux diseurs de bonne aventure est confiée la mission d'indiquer un « jour heureux », mais il faut avoir soin de ne pas attendre plus d'un mois après la naissance. Si l'enfant est un garçon et si c'est le premier-né, on donne ordinairement un festin où figurent, comme principaux plats, des œufs teints en rouge et du gingembre relevé de vinaigre : d'où le nom du festin, qu'on appelle « dîner au gingembre ». Suivant M. Ball, on prie ses amis à cette fête en leur envoyant un œuf rouge accompagné d'un message verbal. Les rites qui ornent la cérémonie de la tonsure n'ont rien de précis ni de fixe, mais en règle générale on brûle de l'encens devant les dieux familiers, on adresse des prières aux « tablettes des ancêtres », et les gens pieux se plaisent même à faire quelques visites au temple le plus proche. C'est l'indispensable belle-mère qui se charge d'amener l'enfant au temple, que le père visite rarement, la mère jamais.

On néglige de célébrer, au cours des années suivantes, l'anniversaire de la naissance ; et pourtant, par une contradiction naturelle aux Célestes, l'anniversaire est rehaussé après le mariage du jeune homme par l'éclat de certaines formalités traditionnelles. Des cadeaux sont envoyés par les beaux-parents, par les amis et les inférieurs, plus rarement par les personnes de la famille. On offre à l'ordinaire des victuailles et des vêtements, bien qu'à l'occasion du « grand anniversaire » — le jour de la tonsure, à l'âge d'un mois — on offre aussi des cadeaux en espèces.

Nous avons fait allusion au « nom de lait » qui est donné à l'enfant quand il atteint l'âge de quatre semaines. Nombreuses sont les appellations qui s'attacheront plus tard à la personne d'un Chinois ; mais son nom de famille seul subsiste à travers toutes les vicissitudes de

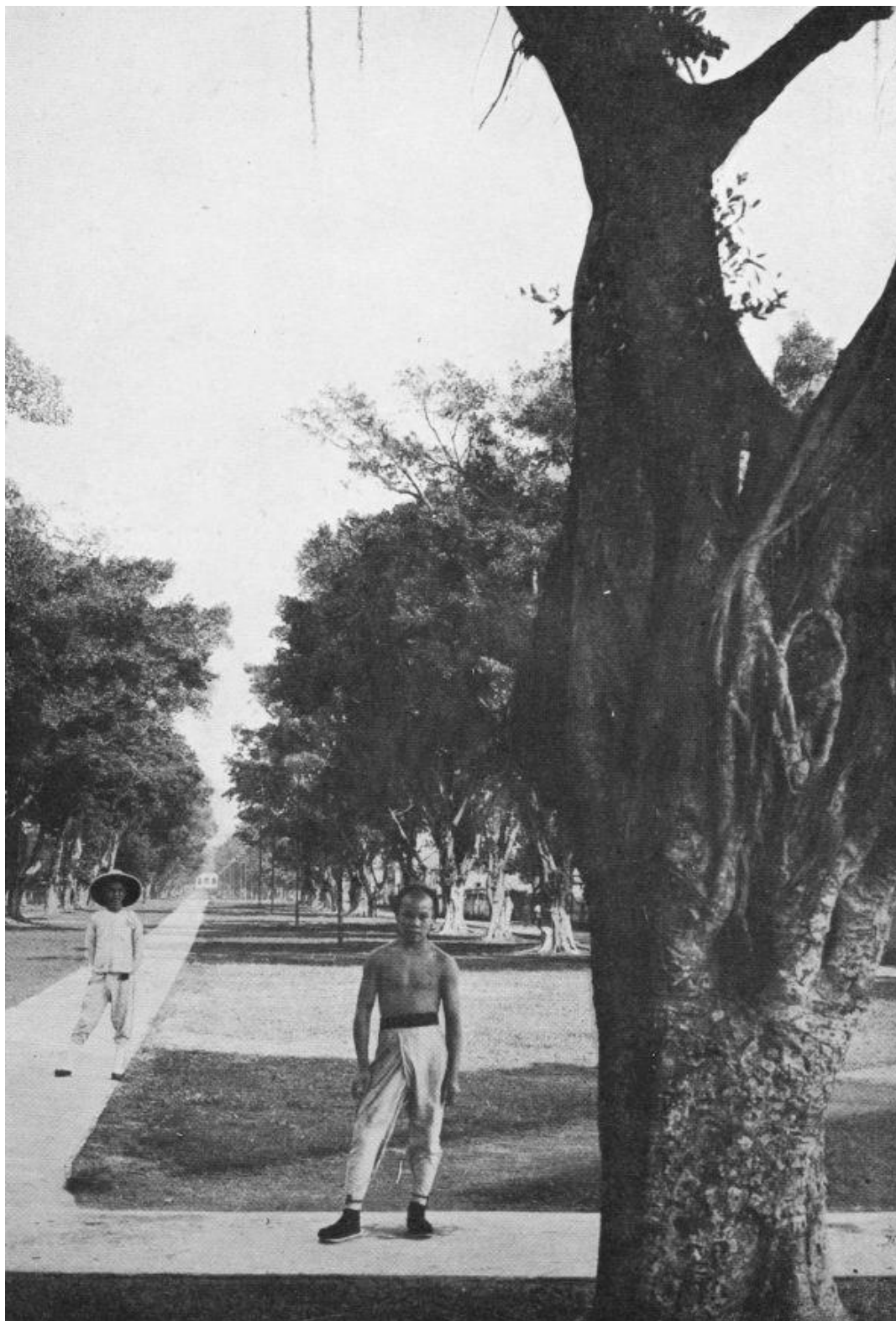
l'existence. Au moment où commencent ses études, il reçoit un « nom de collège » ; on lui donne un autre nom à l'époque de son mariage ; à ceux-ci s'ajoutent souvent un « nom de rang » et toujours un nom spécial dont on se servira pour le désigner après sa mort. C'est néanmoins le nom de famille qui vient toujours en premier. Une aussi étonnante complication paraît chose très naturelle aux Chinois, qui voient un certain manque de décorum dans l'habitude que nous avons de simplifier la nomenclature. La fantaisie de ce peuple se donne surtout libre carrière dans les « appellations commerciales ». Il est peu de marchands de quelque importance qui s'appellent par leur nom véritable. Ils inventent un « titre commercial » qu'ils affichent au-dessus de la boutique pour éviter l'emploi répréhensible de leurs vrais noms. Ce « titre commercial » sonne haut parfois comme une fanfare de trompettes. M. Li Wa Chang, par exemple, prendra très bien comme nom de commerce celui de « Clair-de-lune éternel ». Les étrangers qui commettent habituellement l'erreur de se servir, en parlant à des boutiquiers chinois, de leur nom commercial paraissent néanmoins quelque peu ridicules aux habitants de l'intérieur, qu'une longue pratique n'a point familiarisés avec les usages occidentaux. Les filles n'ont que des « noms de lait », connus seulement de leurs proches ; mais au jour de leur mariage elles font précéder leur nom de famille de celui de l'époux.

La vie de famille en Chine, dans les basses classes et la population fluviale, est généralement heureuse, et même dans les autres rangs de la société il ne manque pas de femmes d'un naturel gai et affectueux. Malgré tout, les joies doivent être rares dans nombre de ces ménages, où la triste et banale routine des besognes journalières ignore cet amour qui est si nécessaire à la femme, à quelque race qu'elle appartienne. Sans doute les enfants sont là pour réchauffer sans cesse le cœur de la mère ; mais les garçons se marient bientôt après avoir atteint l'âge viril, c'est-à-dire leur seizième année, et les filles ordinairement vers l'âge de quatorze ou quinze ans. La venue de l'épouse du fils aîné confère, il est vrai, à la femme l'autorité suprême afférente au titre de belle-mère ; dès lors elle occupe dans la maison, jusqu'à la naissance d'un petit-fils, une position unique, et même après elle en reste la véritable maîtresse. Rien

En Chine

Choses vues

de plus morne que la vie d'une veuve sans enfants ou d'une femme divorcée ; mais le nombre doit en être des plus restreints, car il est très rare qu'on en rencontre dans aucune partie de la Chine.



L'île Shamin, à Canton.

Cette avenue de banyans, ou figuiers d'Inde, se trouve dans le quartier étranger.

Pour achever cette brève peinture de la vie domestique en Chine, nous dirons quelques mots d'une institution des plus pitoyables : il s'agit de la coutume qui permet aux familles nombreuses d'abandonner dans une tour isolée les petites filles que leur indigence les empêche de nourrir.

Un triste édifice, dépourvu de fenêtres et quelquefois de toiture, se dresse souvent dans la campagne solitaire aux environs d'une ville indigène. Une ouverture carrée, avec un large rebord placé plus haut que la tête d'un homme de grande taille, troue la muraille nue et lugubre. C'est sur cette saillie que le Céleste dépose le rejeton qu'il veut sacrifier. Celui qui vient après lui pousse le malheureux bébé dans l'orifice et met son propre fardeau en son lieu et place. On épargne ainsi au père la peine de tuer lui-même son enfant ; il est entendu que les intempéries et la chute au fond de la tour auront vite raison de la frêle existence.

Les missions chrétiennes font surveiller ces tours par des guetteurs qui sauvent les petites infortunées. On les élève ensuite dans des couvents pour en faire des servantes, des couturières, ou des institutrices. Il peut même arriver qu'une enfant soit sauvée par des indigènes, mais comme ils ne tiennent pas à élever des filles, le cas est assez rare.

Dans les provinces où se cultive le coton, les enfants, malgré l'extrême misère des habitants, sont toujours utiles au travailleur parce qu'ils peuvent, dès l'âge de quatre ans, aider à la cueillette ou au décortilage ; et la part de revenu qu'ils ajoutent ainsi aux ressources infinitésimales de la famille est supérieure à ce que coûte le riz qu'il faut pour les nourrir.

Les enfants chinois ne se livrent point à des jeux, au sens où nous entendons ce mot, c'est-à-dire qu'ils ont peu de divertissements soumis à des règles fixes et assignant tel ou tel but à l'effort athlétique ; mais les babioles de tout genre ne se comptent pas, et elles semblent d'ailleurs combler l'ambition des petits qu'elles amusent. Les jouets les plus communs sont des toupies, des billes, des boutons coloriés, des

En Chine

Choses vues

lanternes de papier et, pour les enfants plus âgés, des balles et des cerfs-volants. Le jour où il fait connaissance avec les jeux occidentaux, le Chinois adulte acquiert sans peine une habileté remarquable au tennis et au billard.

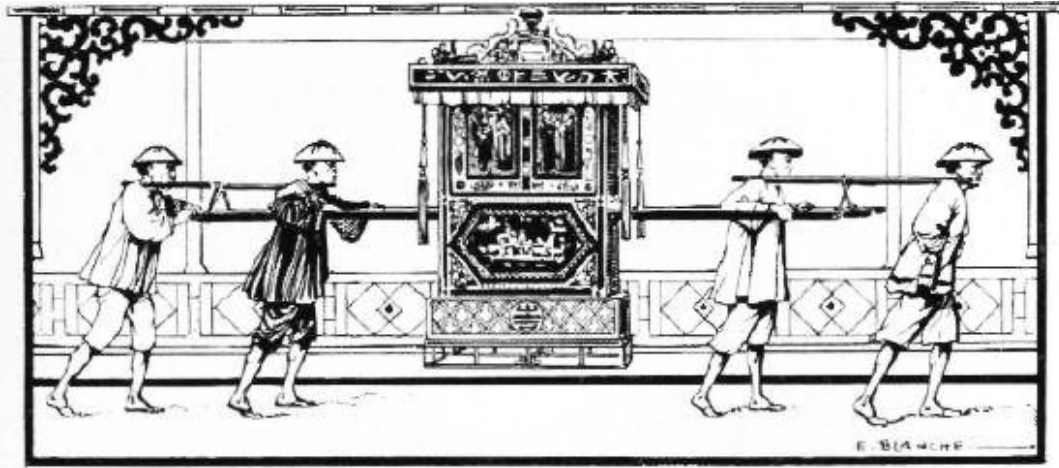


@



Intérieur d'une maison de thé chinoise.

Les indigènes riches, à Chang-hai, passent leurs journées dans les maison de thé comme celle-ci.



CHAPITRE III

LA VIE SOCIALE

@

Le Céleste observe dans ses manières une courtoisie qui égale celle du Japonais, mais qui est moins goûtée d'un Occidental.

Il n'est pas rare qu'un Chinois vous fasse la confidence du profond ahurissement où le plongèrent, au premier contact, les habitudes européennes. L'Anglais sait voir, sous le manque de cérémonie extérieure qui caractérise les relations entre ses compatriotes, la courtoisie intime qui préside à leurs actes. L'Oriental, lui, se choque de nos façons cavalières et nous tient pour des demi-sauvages, parce qu'il ne peut connaître, des choses d'Occident, que l'apparence et la surface.

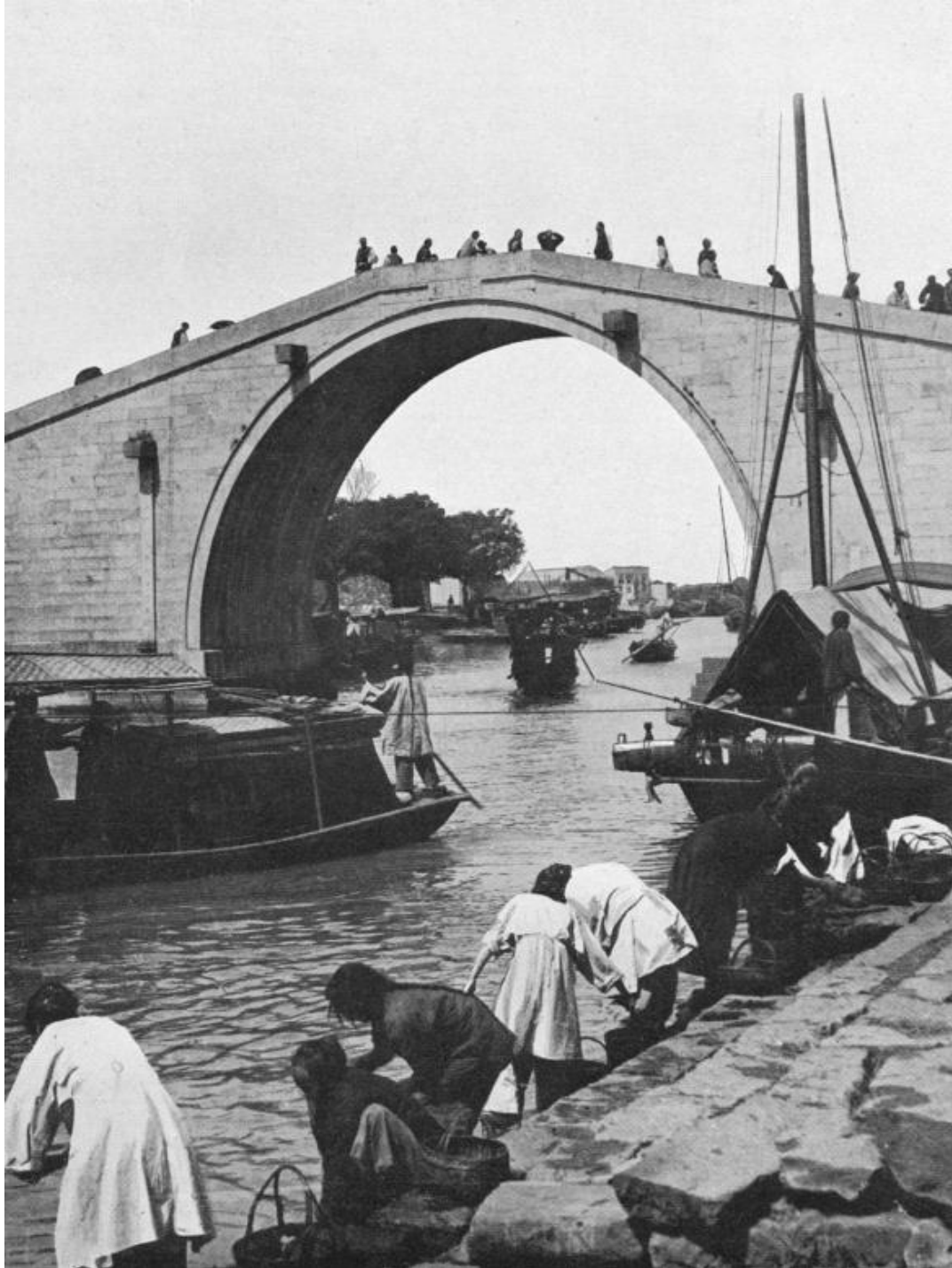
Il est toujours intéressant de noter le système d'étiquette adopté par telle ou telle nation ; cette étude aidera le critique perspicace à mieux comprendre la mentalité d'un peuple.

Le Chinois, et c'est la note dominante de sa politesse, aime à se déprécier, non pour des raisons d'humilité, mais parce qu'il croit mettre à l'aise le visiteur en lui inspirant le sentiment exagéré de son importance vis-à-vis de celui qui l'accueille. Nous autres Anglais ne nourrissons pas toujours une tendresse particulière pour l'étranger à

En Chine

Choses vues

qui nous adressons l'appellation de « Cher monsieur » ¹, encore que cette formule soit l'expression plutôt banale d'un idéal chrétien ; et de même les termes par lesquels un Céleste proclame son indignité sont un



Le pont de Wou-men, à Sou-tcheou.
Il traverse le canal impérial.

¹ C'est la formule qu'un Anglais emploie d'ordinaire au début d'une lettre ; le mot *sir* (monsieur) employé seul indique le respect et correspond au français : Monsieur le ministre, sénateur, directeur, etc. (*Note du trad.*)

pur exercice verbal, une fioriture de style dénuée de sens, malgré qu'ils traduisent une des formes de l'idéal confucien. En réalité, les Chinois se distinguent par une singulière suffisance ; ce qui ne les empêche pas d'obéir au principe d'humilité dans leur conversation qu'ils émaillent de titres honorifiques capables de flatter l'amour-propre de leur hôte, vantant sa personne et ses biens et mêlant à ces douceurs des allusions méprisantes à leur propre infériorité.

Ici encore, et tout naturellement, leurs coutumes s'opposent aux nôtres : aussi est-ce faire des civilités très agréables que de poser des questions relatives à la personne et à la situation de fortune de son interlocuteur. La conversation rapportée dans le livre du D^r Morisson, *Un Australien en Chine*, et que l'on a si souvent citée, donne une idée parfaite des propos qui s'échangent entre deux Chinois étrangers l'un à l'autre. Voici, par exemple, les phrases du début :

- « Quel est votre âge honorable ?
- J'avance en sottise depuis (tant) d'années.
- Quel est votre illustre nom patronymique ?
- Mon misérable nom de famille est...
- Et quelle est votre noble et haute profession ?
- Mon vil et méprisable métier est celui de...
- Combien d'honorables et distingués fils avez-vous ?
- J'ai (tant de) petites punaises.
- Monsieur, vous êtes un homme de remarquable mérite ; je vous félicite grandement. »

Et plus les fils sont nombreux, plus s'accroît la somme des félicitations, plus les épithètes flatteuses et enthousiastes célèbrent la vertu de l'interlocuteur.

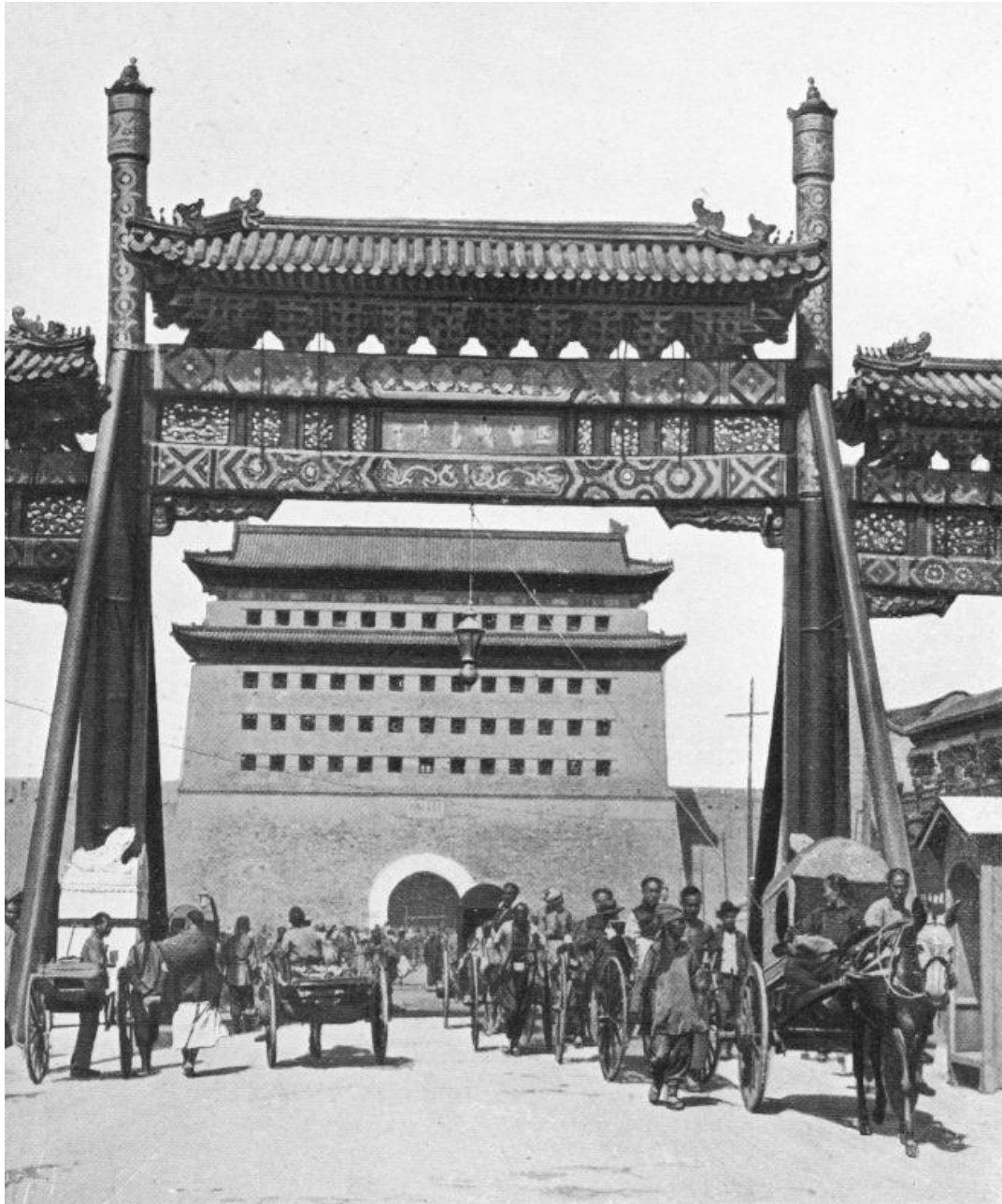
Il se peut — mais ce n'est pas toujours le cas — que l'entretien se poursuive ainsi sur le chapitre domestique : « Combien de dizaines de milliers de pièces d'argent (c'est-à-dire de filles) avez-vous ? »

Cette phrase est une allusion très claire à la dot des filles : le Chinois qui parle indique une somme élevée pour laisser entendre qu'il

En Chine

Choses vues

croit à l'opulence de son visiteur et à la beauté de ses filles, et qu'il estime très haut leur valeur marchande au point de vue matrimonial.



La porte extérieure de Chien-hen, à Pékin.
C'est la porte principale de la ville.

Il est néanmoins très probable que le questionnaire ne portera pas sur les filles de l'étranger, à moins que celui-ci déclare n'avoir point de fils. La conversation se haussera plutôt jusqu'à des sujets plus importants : « Quel est votre revenu princier ? »

« Combien d'argent votre honorable magnificence peut-elle gagner dans une année ? »

« Combien avez-vous payé l'exquis vêtement qui orne votre illustre personne ? »

Et les questions se succèdent ainsi, provoquant des réponses toujours plus humbles et conçues autant que possible en termes indirects, car il est tenu pour impoli de répondre par un simple mot affirmatif ou négatif. Le Chinois qui converse avec un Européen arrête-t-il brusquement le flot de ses interrogations, soyez sûr ou bien qu'il est choqué d'un manquement à la courtoisie verbale, ou bien que telle réponse de l'étranger l'a confondu et suffoqué.

Une dame anglaise qui connaissait peu les usages du pays ayant déclaré qu'elle avait vingt ans et répliqué en riant à la question suivante, relative au nombre de ses enfants, qu'elle n'était pas mariée, fut très surprise de voir l'entretien se terminer aussitôt. Aucune dame chinoise de bonne condition n'étant encore fille à un âge aussi avancé, son interlocutrice fut interdite par une réponse qui semblait révéler quelque monstrueuse fantaisie de la Nature.

Une mésaventure comique, assez commune d'ailleurs, arriva encore à cette même dame anglaise. L'épouse d'un mandarin ami du « progrès » lui rendit un jour visite. Elle avait examiné avec un intérêt extrême tous les détails d'un « intérieur » européen et traduit son appréciation en des remarques nettement flatteuses quand la dame anglaise lui présenta enfin quelques photographies. La visiteuse eut alors l'idée de demander à voir le portrait du « noble et illustre père » de son honorable hôtesse. La vue du portrait, celui d'un militaire, l'effaroucha et l'émut à tel point que, pour couvrir son évidente confusion, elle se hâta de faire quelque excuse chinoise et de battre en retraite. Il faut en effet se rappeler le préjugé qui éloigne, ou qui éloignait jusqu'à une date toute récente, de la carrière des armes, tenue pour peu honorable, tout membre d'une respectable famille chinoise. L'épouse du mandarin, soudain mise en

En Chine

Choses vues

présence d'une fille de soldat, crut donc s'être fourvoyée parmi des gens de peu estimable qualité.



Le canal de Shamian, à Canton.

C'est manquer au respect dû à un supérieur que de le regarder dans les yeux ou de porter lunettes devant lui. L'étranger atteint de myopie

se fait difficilement à cette dernière règle de politesse, et il risque souvent d'insulter sans le savoir un mandarin ou un autre fonctionnaire qu'offensent ses lunettes.

Dans les dîners, les réunions de thé et les autres cérémonies de la vie sociale, la place d'honneur est à gauche, parce qu'un hôte conserve ainsi la liberté de son bras droit pour défendre son invité contre un danger quelconque.

Signalons une autre étrangeté qui est, pour un Européen, la cause de très fréquentes bévues. Quand on présente un objet, si petit soit-il, à quelqu'un, on doit se servir des deux mains ; l'offrir d'une seule main est faire acte d'impolitesse grave.

La tasse de thé « officielle » jouait un rôle amusant, il y a quelques années, au tribunal mixte de Shanghai¹. Un serviteur la dépose sans que nul y prête attention. Dès qu'il a terminé l'affaire qui l'amène, le visiteur invite son hôte (la scène se passe entre fonctionnaires) à prendre le thé ; il indique par là que sa visite est finie. Si l'hôte, cependant, se voit imposer un sacrifice de temps peu raisonnable et qu'il ait un autre rendez-vous, il montre que sa patience est près de s'éteindre en touchant la tasse d'une main expectante : le visiteur saisit l'allusion et décampe. N'est-il vraiment pas regrettable que notre code d'étiquette occidentale n'offre à l'homme occupé qui veut congédier un fâcheux la ressource d'aucun artifice discret et courtois ?

Les dîners d'apparat comptent, en Chine, parmi les rites sociaux les plus importants. Les dames en sont naturellement exclues, puisque nulle femme respectable, dans les familles que la mode occidentale n'a pas conquises, ne prend ses repas en la compagnie des hommes. Le menu est d'une extraordinaire longueur ; il suit un ordre à peu de chose près contraire à celui que nous adoptons, et il s'achève sur la « soupe aux nids d'hirondelles », à condition toutefois que ses ressources permettent à l'hôte d'offrir ce plat de luxe dont le coût est bien supérieur au prix des fraises en janvier. Personne en Europe ne

¹ Tribunal civil qui juge les procès où le plaignant est un étranger et le défendeur un Chinois. Le juge est Chinois, les assesseurs sont étrangers.

En Chine

Choses vues

songerait à décorer du nom de « soupe » cette purée gélatineuse. Un mucus blanc et desséché, que sécrète l'hirondelle de rivage, en constitue le principal ingrédient. La recette chinoise recommande d'enlever les plumes qui adhèrent encore au « nid » !



Boutiques indigènes à Chang-hai.

Une autre friandise réservée pour les grandes occasions, c'est « l'or bêche-de-mer », espèce de grosse limace de mer d'une couleur verdâtre. On ne saurait non plus, dans les mets chinois, distinguer la grenouille du poulet ; elle forme un plat spécial dans presque tous les dîners d'apparat donnés par les indigènes.

Le théâtre chinois offre un divertissement redoutable. Ses auteurs paraissent avoir résolu le mystérieux problème de l'éternité : impossible de voir le début ou la fin d'une pièce, on arrive toujours au milieu. Le dramaturge ne vise point aux effets de scène, il ne se préoccupe de la vraisemblance que dans une mesure très restreinte. Les Célestes veulent surtout des tirades immenses, une action violente et, ceci est essentiel, du bruit. Un auditoire chinois a toujours l'air de s'amuser au spectacle ; bien que les acteurs partagent avec les barbiers le peu enviable privilège d'être mis au ban de la société, le théâtre n'en est pas moins l'un des passe-temps les plus chers au peuple.

La musique chinoise vous déchire sans pitié les oreilles. Il ne semble pas que le Chinois ait la moindre idée de ce qu'est la mélodie ; mais si les concerts ne figurent point parmi ses récréations habituelles, le bruit des tam-tams et d'autres instruments égaie presque toutes les représentations théâtrales.

Le Chinois a la passion des cerfs-volants, et la solennité coutumière de son attitude s'oppose, en un contraste risible, à la puérilité de ce jeu. L'Européen ne manque pas de s'étonner à la vue d'un père de famille qui, avec d'autres hommes de son âge, se divertit à enlever un cerf-volant qu'il a lui-même fabriqué avec du papier ou de la soie et qui flotte dans les airs, poursuivi par les regards jaloux des concurrents. Il est indéniable toutefois que ce jeu procure à notre Chinois des joies énormes.

Les jeux d'argent de toute espèce comptent aussi parmi les passe-temps favoris des Célestes. Ce « divertissement » tente les hommes de tout âge et de toute condition. Les jeux les plus communs sont le *fan-tan* et une sorte de roulette, mais les variétés sont trop nombreuses pour qu'on puisse se les rappeler et, à plus forte raison, les énumérer. Ils exigent rarement de l'adresse ; c'est ainsi qu'un des jeux d'argent

En Chine

Choses vues

typiques consiste à jongler avec un bâton et des anneaux : le croupier lance en l'air les anneaux avec son bâton, et les joueurs parient sur le nombre des anneaux qui resteront enfilés sur la baguette.



Bateau de pêche chinois arrivant à Hong-kong.

N'oublions pas les importantes cérémonies qui accompagnent les mariages et autres fêtes : n'offrent-elles pas toutes au Chinois l'occasion

de revêtir ses costumes les plus somptueux et de se livrer à cet échange de courtoisies cérémonieuses qui réjouit son cœur ? — Pour un mariage (comme pour un enterrement) il faut avant toute chose consulter les augures ; mais ils n'indiqueront un « jour heureux » qu'après avoir étudié en détail l'infini croisement des influences bonnes ou mauvaises. Jour de naissance de la fiancée et jour de naissance du fiancé (ce ne doit jamais être le même) ; rapport de ces deux jours avec les « jours heureux » et les jours de naissance des parents et des beaux-parents ; combinaisons lunaires ; conjonction d'astres : tout cela, sans parler d'une foule de menus événements que nul lien apparent ne rattache à l'affaire en question, entre en ligne de compte dans les calculs des augures.

Les fiançailles — ceci a l'air d'une naïveté, mais ce n'en est pas une — constituent le fait essentiel dans toute transaction matrimoniale. Le mariage proprement dit n'est autre chose que le transport de la fiancée du logis paternel à la maison de l'époux. Le soin de régler les fiançailles est confié à une entremetteuse qui se renseigne auprès des devins sur la question de « chance » et qui, ensuite, offre les cadeaux d'usage à la famille de la fiancée et demande la jeune fille en mariage. En dernier lieu, on rédige le contrat et on remet au père de la fiancée une somme égale au prix d'achat convenu. Les procès pour manquement à la parole donnée deviennent impossibles par ce fait que les fiançailles rendent le mariage obligatoire, pour la jeune fille tout au moins, et il semble que ce soit là l'unique avantage de ces multiples formalités.

Après une période de triste et rigoureux isolement (qui se termine par les « jours de lamentation », où elle pleure, aidée de jeunes amies, la nécessité de quitter le toit paternel), la fiancée est enfin amenée à la demeure de son époux ; tout le monde alors s'abandonne à la joie d'une fête depuis longtemps attendue. On envoie d'habitude le trousseau à l'avance, tandis que les cadeaux de noce — qui tous appartiennent au mari — voyagent en grande pompe avec le cortège qui va chercher l'épousée. On la fait asseoir dans une « chaise de mariage » rouge où elle se dérobe jalousement aux regards de la foule indiscrete. Bien qu'elle soit parée de ses plus beaux atours, elle n'a, ce jour-là, ni fard ni

émail sur la figure : le fiancé pourra donc, à l'instant où ils vont se rencontrer pour la première fois, voir son visage tel qu'il est en réalité. Arrivée à son nouveau logis, la jeune fille, toujours voilée avec soin, est accueillie par son seigneur qui, debout sur une chaise haute, affirme ainsi sa souveraineté toujours reconnue. Elle se prosterne à ses pieds dans une attitude de parfaite soumission ; après quoi l'époux écarte le voile. Ils accomplissent divers rites exigés par le culte des ancêtres, puis ils entrent dans la chambre nuptiale où, pour la première fois assis côte à côte sur le bord du lit, ils accueillent la foule empressée des invités.



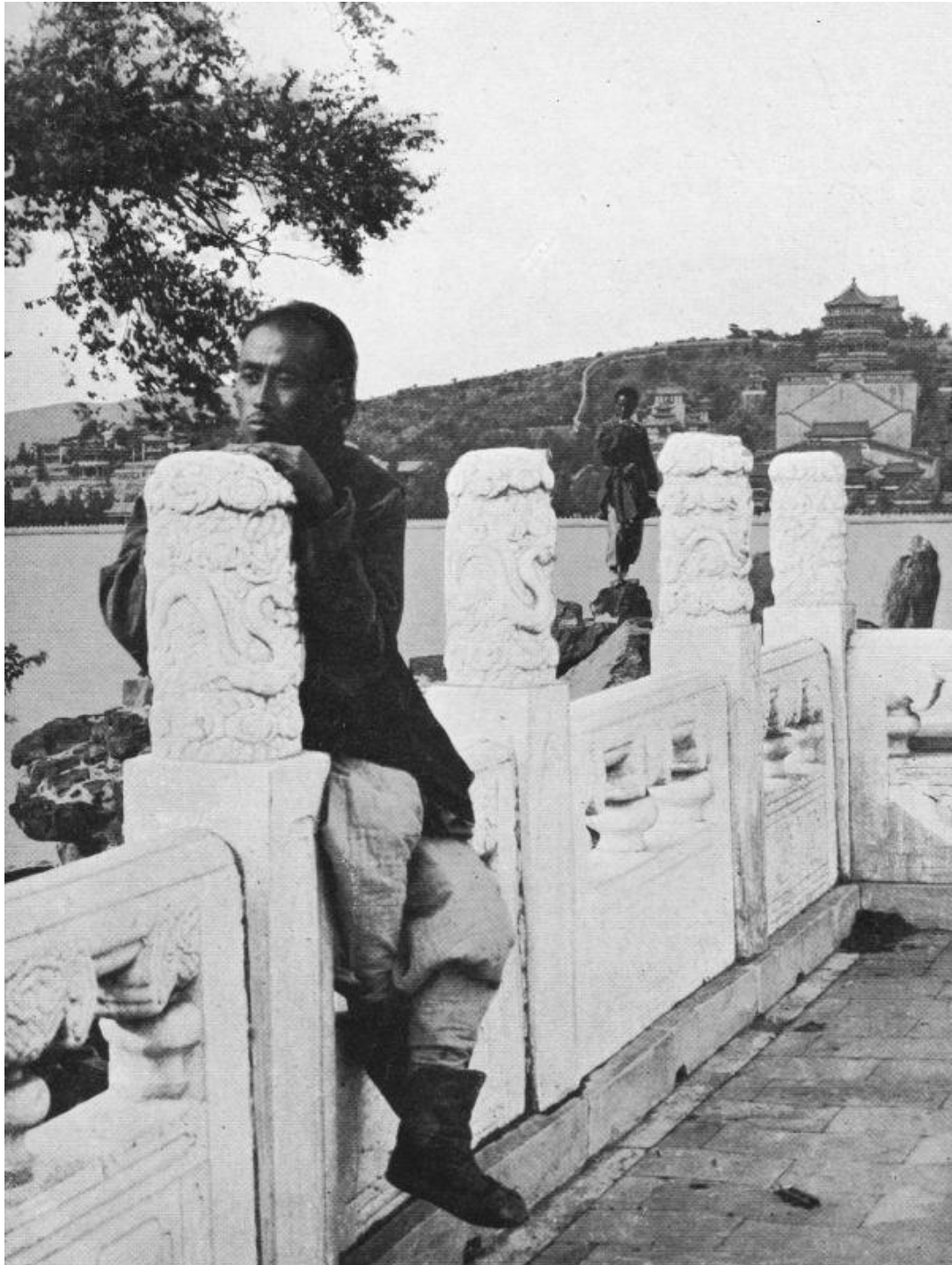
Procession de barques mandarines décorées en l'honneur de la fête du Dragon.

Pendant le festin qui s'ensuit, la mariée sert à table ses beaux-parents comme le ferait une domestique ; elle n'est admise à prendre part au banquet qu'une fois ce devoir accompli. Quant au marié, il tient encore moins de place dans ce repas que n'en tient le marié européen ; il bavarde avec ses jeunes amis et tâche de s'amuser de son mieux.

Le calendrier chinois indique quatre fêtes principales et un certain nombre de fêtes secondaires et locales. La première est celle du Nouvel An, vers la fin de janvier ou le commencement de février. Le « clou » de cette solennité, c'est le festin qui dure de un à sept jours, selon les ressources de la famille. Pendant la nuit, des milliers de lampions décorent et illuminent les rues : ils pendent en gracieux festons d'un côté à l'autre de la rue et brillent à presque toutes les fenêtres et toutes les portes. Envahies par le doux éclat de ces lanternes, les ruelles étroites révèlent les effets de couleur les plus variés et les plus charmants. Mais bien plus féerique encore est la vision des sampans illuminés qui appartiennent aux communautés de bateliers. Pour égayer l'intérieur des maisons, les pauvres mettent des ornements en papier, et les riches, des fleurs superbes. Le narcisse de Chine, de nuance jaune, est l'une des fleurs de la saison qui exercent sur la destinée d'une famille l'influence la plus heureuse. Les jeunes mariées le cultivent en pot dans leur chambre, et elles s'efforcent de faire éclore un bourgeon au premier jour de l'an, afin de s'assurer la naissance d'un fils dans les douze mois qui vont suivre. C'est un signe de « chance » extrême pour les personnes de tout âge et de tout sexe que de voir fleurir en ce jour de fête un narcisse qu'elles ont soigné de leurs mains.

On tire à cette époque des feux d'artifice innombrables, et le bruit des pétards couvre la Chine entière pendant sept jours. Le vacarme a beau être assourdissant, il n'effraie point les oreilles chinoises ; et puis, ne doit-il pas épouvanter les esprits mauvais et les chasser loin de ceux qui participent aux réjouissances ? Un Céleste a coutume de solenniser par un tumulte de pétards tout événement de sa vie auquel il attribue une importance qui est parfois bien relative. Que cet événement soit d'ordre public ou privé, peu importe : le « chasseur de démons » est toujours de la fête ; il est vrai qu'il a peut-être, aux yeux d'un étranger, le mérite accessoire d'être un agent de désinfection. À ces nombreuses « attractions » s'ajoutent assez fréquemment des processions où figurent non seulement des animaux en papier dans lesquels brillent des lumières — dragons

énormes, chevaux, bœufs et autres bêtes, — mais encore des maisons de proportions réduites et des images grotesques ¹.



Un petit coin du célèbre palais d'Été.

La fête du Nouvel An est aussi marquée, comme chez nous, par l'échange de nombreux cadeaux appelés *cumshas*. Les présents sont de

¹ Le procédé d'illumination est le même que pour la lanterne chinoise ordinaire.

nature très diverse : si l'on donne parfois des bijoux coûteux, on donne plus souvent encore de petits paniers de gâteaux de riz ou d'autres objets de mince valeur. Il est entendu que la personne qui reçoit un plateau garni de *cumshas* doit faire un choix et offrir quelque chose en retour. Un étranger, s'il n'est pas au courant des usages, commet parfois la maladresse d'accepter l'envoi intégral, au grand effroi du donateur que ces manières confondent. Pour reconnaître des faveurs passées, on offre à l'ordinaire un présent quelconque, et on accomplit volontiers le jour du nouvel an cet acte de reconnaissante courtoisie. L'espoir de faveurs à venir se traduit de même par l'envoi de cadeaux princiers, dont le flot envahit la demeure de tout mandarin chargé de fonctions judiciaires. Une pareille coutume met dans le plus triste embarras les hommes qui voudraient garder les mains pures. Un magistrat anglais de Hong-Kong, ne voulant point avoir d'obligations à des gens qu'un procès risquait d'amener un jour ou l'autre devant lui, avait pris l'habitude de refuser tous les *cumshas* de nouvel an que lui adressaient les habitants chinois. Cette très louable réserve ne fut pas goûtée des justiciables, et le magistrat s'attira de mortelles inimitiés par l'intransigeance d'un refus qui heurtait de front les règles élémentaires de la courtoisie indigène. Mais le tort de ce magistrat était peut-être de confondre l'Orient avec l'Occident et de croire qu'il avait trouvé la solution définitive d'un des problèmes les plus difficiles de la vie chinoise.

À l'époque du nouvel an, le Céleste qui tient à sa bonne réputation paie ses dettes. L'individu ou la famille qui laisse, à cette date, une facture impayée ou ne rembourse pas une somme empruntée se couvre de honte aux yeux de tous. Il faut dire que le créancier, pour n'avoir pas l'air d'importuner son débiteur, prie souvent celui-ci de lui prêter une somme égale au montant de la dette ; les Chinois ont, au nouvel an, de ces façons discrètes de provoquer un règlement de comptes. Celui qui n'est pas en mesure de s'acquitter porte dans les rues, la veille du premier de l'an, ses effets ou son mobilier qu'il offre aux acheteurs ; il vend à n'importe quel prix et ne s'arrête qu'après avoir recueilli la somme nécessaire pour se libérer et « sauver la face ». On

En Chine

Choses vues

peut alors acquérir à des prix très modestes beaucoup d'objets qui ne paraissent guère en d'autres temps sur le marché : des jades magnifiques, des bronzes, des ivoires, des broderies. Il arrive même que,



Charrette chinoise, à Pékin.

C'est une « charrette pékinoise », véhicule typique, sans ressorts ni siège.

poussé par la nécessité cruelle, un débiteur vend en pleine rue les dieux familiers tout honteux d'un pareil outrage. Mais comme cette profanation peut avoir des conséquences terribles et qu'elle expose le malheureux qui l'a commise à être persécuté par les démons et autres esprits malveillants, on n'attende à la majesté des dieux qu'une fois toutes les réserves épuisées ; il est même des familles qui aimeraient mieux « perdre la face » que de renoncer à être protégées contre les puissances invisibles du mal.

Dans les premiers jours de l'année nouvelle, ceux qui vivent en des lieux éloignés et solitaires quittent leurs demeures et se mettent à la recherche d'autres créatures humaines pour se réjouir avec elles et manger en commun du porc bouilli ; tandis que les habitants des villages ont coutume d'envahir les villes voisines où ne leur manquent ni les émotions ni les plaisirs. Il n'est personne qui ne se livre à la joie, car le jour de l'an est regardé comme l'anniversaire légal de chacun, c'est-à-dire que chaque individu est tenu, au premier jour de l'année, pour plus âgé d'un an, quelle que soit la date réelle de sa naissance. C'est ainsi que, au point de vue légal, un enfant peut être âgé de deux ans avant d'avoir achevé sa deuxième semaine ; il suffit qu'il naisse un peu avant le premier de l'an ; dès qu'il a vu le jour, il est censé avoir un an, et quelques jours après une bizarre fiction légale ajoute à son âge douze nouveaux mois.

Les autres fêtes brillent d'un assez pâle éclat si on les compare à cette grande solennité nationale ; toutefois celle du Dragon, en juin ou juillet, et celle de la Lune — sans parler de la fête des « Vieux Habits », pendant laquelle on brûle des morceaux de haillons sordides que se disputent dans l'enfer les trépassés — sont encore relativement importantes. La fête du Dragon était primitivement un pique-nique de rivière ; elle amusait surtout la vue par sa procession de bateaux serpents, longues embarcations étroites montées par quarante ou cinquante rameurs et que des rangées de lampions de couleur éclairaient de l'avant à l'arrière. Il arrive parfois qu'une fête de barques mandarines tombe le même jour que cette fête importante, et alors les jonques mandarines brillamment décorées de drapeaux et de fleurs s'alignent au bord du fleuve ; les Chinois qui les montent attendent avec impatience la venue du Dragon et font partir des pétards pour chasser les méchants esprits attirés par la beauté du spectacle. L'origine de cette fête se perd dans un passé nébuleux. La tradition nous apprend qu'un homme remarquable par ses vertus se noya il y a bien des siècles, et qu'un an plus tard des barques allèrent à la recherche de son corps. Cet anniversaire a toujours été célébré depuis. Une des nombreuses variantes de ce conte veut que le vertueux

personnage se soit noyé en fuyant l'attaque d'un dragon, d'où le nom de la fête ; mais cette donnée, ingénieuse du reste, n'est point essentielle à la légende.

Il est presque impossible de peindre une foule chinoise sans y mettre un grouillement de véhicules divers : *rickshas*, chaises, brouettes. La *ricksha*, importée de Ceylan, est une espèce de fauteuil roulant à deux roues ; elle est légère et pourvue d'une capote, mais le devant reste ouvert. Un coolie court entre les brancards, et un autre pousse la voiture par derrière quand il faut monter de fortes rampes. Le traîneur de *rickshas* chinois est probablement le meilleur qui soit au monde : son allure est plus rapide que celle du Japonais, plus soutenue que celle du Cingalais, et son tarif est des plus modestes. Les maladies de cœur en font périr chaque année un grand nombre.

Les chaises à porteurs ressemblent à de vastes bergères en osier garnies de brancards devant et derrière ; elles ont quelquefois une capote et des jalousies destinées à protéger et à isoler le voyageur, dont les pieds reposent fort à l'aise. Les porteurs, qui sont tantôt deux, tantôt trois ou même quatre, avancent d'un pas allongé, régulier et rapide. Ces chaises sont beaucoup plus confortables que les *kangs* japonais.

La brouette, de même que la charrette pékinoise, est un véhicule caractéristique de la Chine, et l'usage en est répandu dans le pays presque tout entier. De chaque côté d'une grande roue centrale est placé un siège étroit, sur lequel peut s'asseoir une personne, très malaisément d'ailleurs, mais qui en reçoit bien souvent deux. L'homme pousse la machine par derrière, comme on fait pour la brouette d'Europe, et, disons-le à son honneur, il lui arrive rarement de jeter à terre ceux qu'il transporte. Cependant la rue inégale et glissante d'un village peut faire pencher la brouette d'un côté ; alors les voyageurs, auxquels manque un point d'appui pour se retenir, piquent une tête dans la boue, et leur chute ayant détruit l'équilibre de tout l'édifice, ceux qui sont assis de l'autre côté culbutent souvent à leur tour. Parfois encore, dans les villes où la *ricksha* fait son apparition, elle se heurte

En Chine

Choses vues

contre la brouette, ou bien le goût des brouettiers pour les concours de vitesse provoque des accidents sérieux.

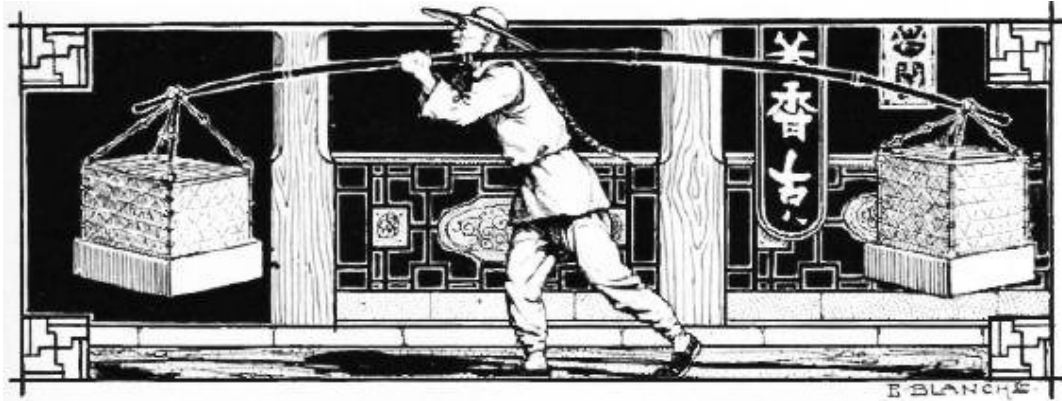
Une charrette pékinoise n'a ni ressorts ni siège. Le conducteur s'assoit généralement tant bien que mal sur les brancards, et les voyageurs s'accroupissent sur le plancher de la voiture ; mais l'on tend de plus en plus à réserver ce véhicule au transport des marchandises.



@



Un roi des mendiants.
Ce pittoresque personnage est le chef d'une corporation de mendiants.



CHAPITRE IV

LA VIE COMMERCIALE

@

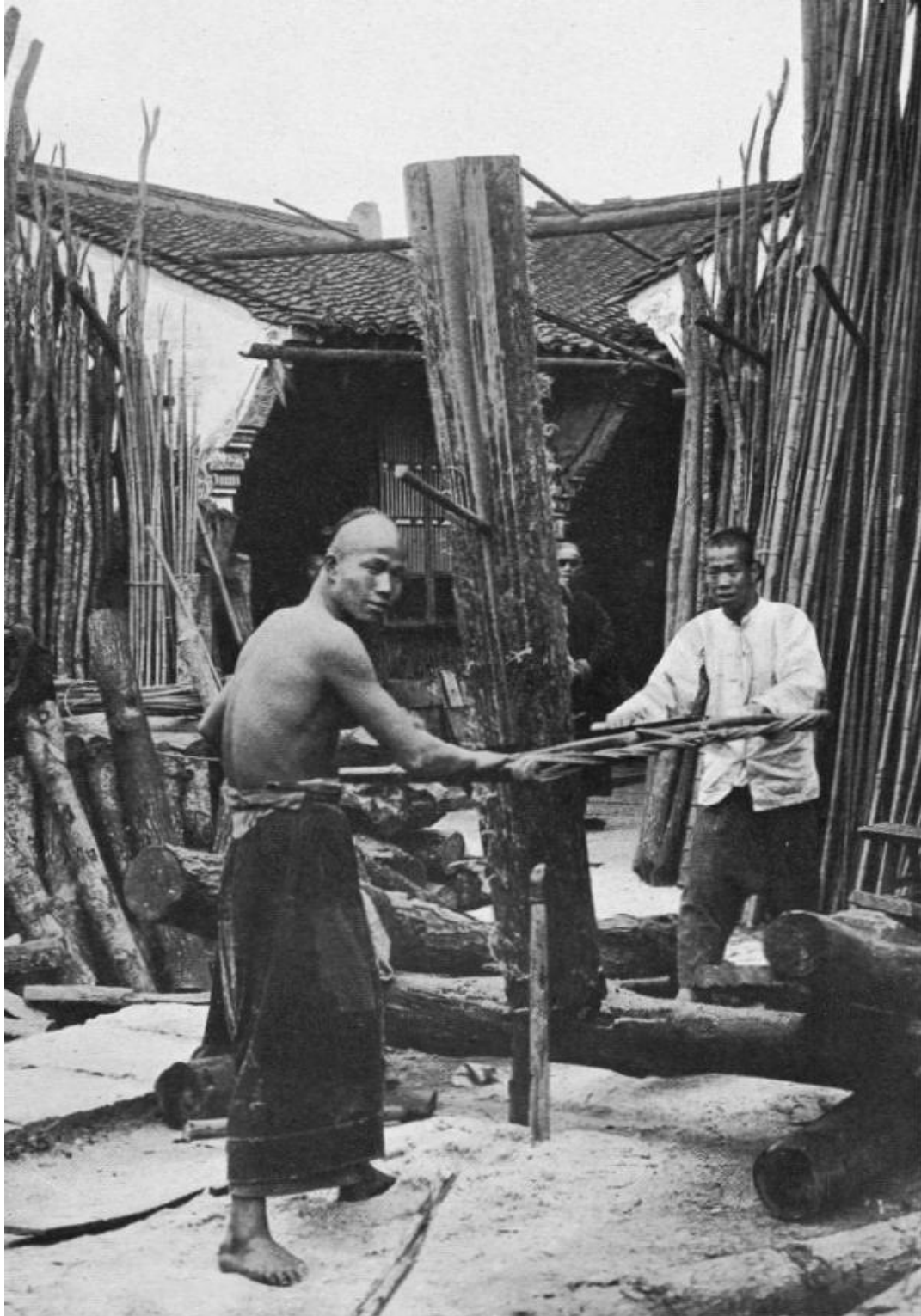
Un renom d'ultra-modernisme et de progressisme échevelé s'attache d'ordinaire à la personne de quiconque fonde une « trades union » ; il semble donc qu'il y ait quelque ironie à déclarer, ce qui est strictement conforme à la réalité des faits, que les « trades unions » ou corporations remontent au temps de Confucius, datent par conséquent d'avant l'ère chrétienne, et que la Chine commerciale doit à ce système à la fois ses qualités et un bon nombre de ses incontestables défauts. Tous ceux qui exercent un commerce — les propriétaires de *hongs* ¹ très importants comme les détaillants infimes — appartiennent à une association particulière ; si l'un d'eux refusait d'en faire partie, il passerait pour un phénomène. Le but principal que se proposent ces corporations est d'empêcher la vente des marchandises à trop bas prix, mais elles ne s'occupent point, sauf dans une demi-douzaine de cantons, de régler la question des salaires et des heures de travail. Leur importance est accrue par ce fait qu'elles doivent participer dans une certaine mesure aux charges municipales, telles que l'entretien des écoles et de la police urbaine. En vue de réduire le nombre des policiers et, par là même, la part contributive de chaque corporation dans les dépenses policières, il

¹ Grandes maisons de commerce.

En Chine

Choses vues

est entendu que tout homme qui découvre un voleur est obligé, partout et toujours, de le poursuivre en justice ; agir autrement et se laisser égarer par la pitié, ce serait se mettre soi-même au rang des criminels.



Ouvriers au travail dans une scierie chinoise.

Un règlement corporatif veut que, dans les villes purement chinoises, tous les vendeurs d'une même espèce de marchandise habitent la même rue. Le service de la voirie n'en fonctionne que mieux, l'entretien des routes étant à la charge de chaque corporation dans le quartier occupé par son commerce.

Ce groupement des commerces identiques offre pour les acheteurs d'appréciables commodités, mais il déconcerte fort l'étranger. Le but réel que poursuit la corporation est d'assurer la vente des articles aux prix convenus ; le marchand qui manquerait à ce devoir serait surveillé par son voisin de droite ou de gauche, qui n'ignore aucun des prix courants et qu'une rivalité inévitable pousserait à le dénoncer. Mais n'allez pas croire que les uns ou les autres aient à cœur l'intérêt du client naïf. Ah Fouk persuade-t-il à quelque benêt de payer un ornement de jade le double de sa valeur, les confrères se tiennent cois, dévisagent le client pour pouvoir le reconnaître un jour, et prient les dieux de leur accorder une pareille aubaine ou une égale habileté commerciale. La corporation ne fixe pas de prix maximum ; ce qui importe, c'est le prix minimum, car vendre au-dessous du tarif établi par l'association c'est voler les autres membres, et les associations ont précisément été fondées pour empêcher cet égorgement mutuel. Le groupement de tous les commerces semblables dans une même rue facilite l'espionnage, mais on n'avoue pas cette raison ; on en donne une autre, qui est que c'est encore là le moyen le plus simple pour chaque corporation de déterminer sa quote-part dans les frais de réfection de la voie.

Un commerçant est-il surpris à violer une des lois de l'association, on avertit à mots couverts le chef de la « Corporation des Mendiants » locale. Celui-ci expédie alors un détachement de mendigots choisis parmi les plus hideux de sa troupe — des lépreux de préférence — et qu'il charge d'assiéger avec férocité la boutique du coupable. Il est facile de comprendre, même si l'on n'a jamais vu de près les mendiants infects des pays orientaux, qu'une invasion de ce genre n'est pas faite pour attirer la clientèle. Si de nouvelles démarches deviennent nécessaires, on s'arrange pour prendre le délinquant au piège de

En Chine

Choses vues

quelque minime règlement de police qu'on aura peut-être inventé exprès pour lui. Les chefs de l'association font alors savoir aux « anciens » de la municipalité, qui détiennent des pouvoirs assez larges



La rue de Shappat-po, à Canton. Vue d'en haut.

Cette photographie a été prise sur l'un des ponts qui servent aux veilleurs de nuit et qui traversent la rue, d'un toit à un autre.

en matière de simple police, que des mesures disciplinaires s'imposent, et l'on inflige un châtement en conséquence.

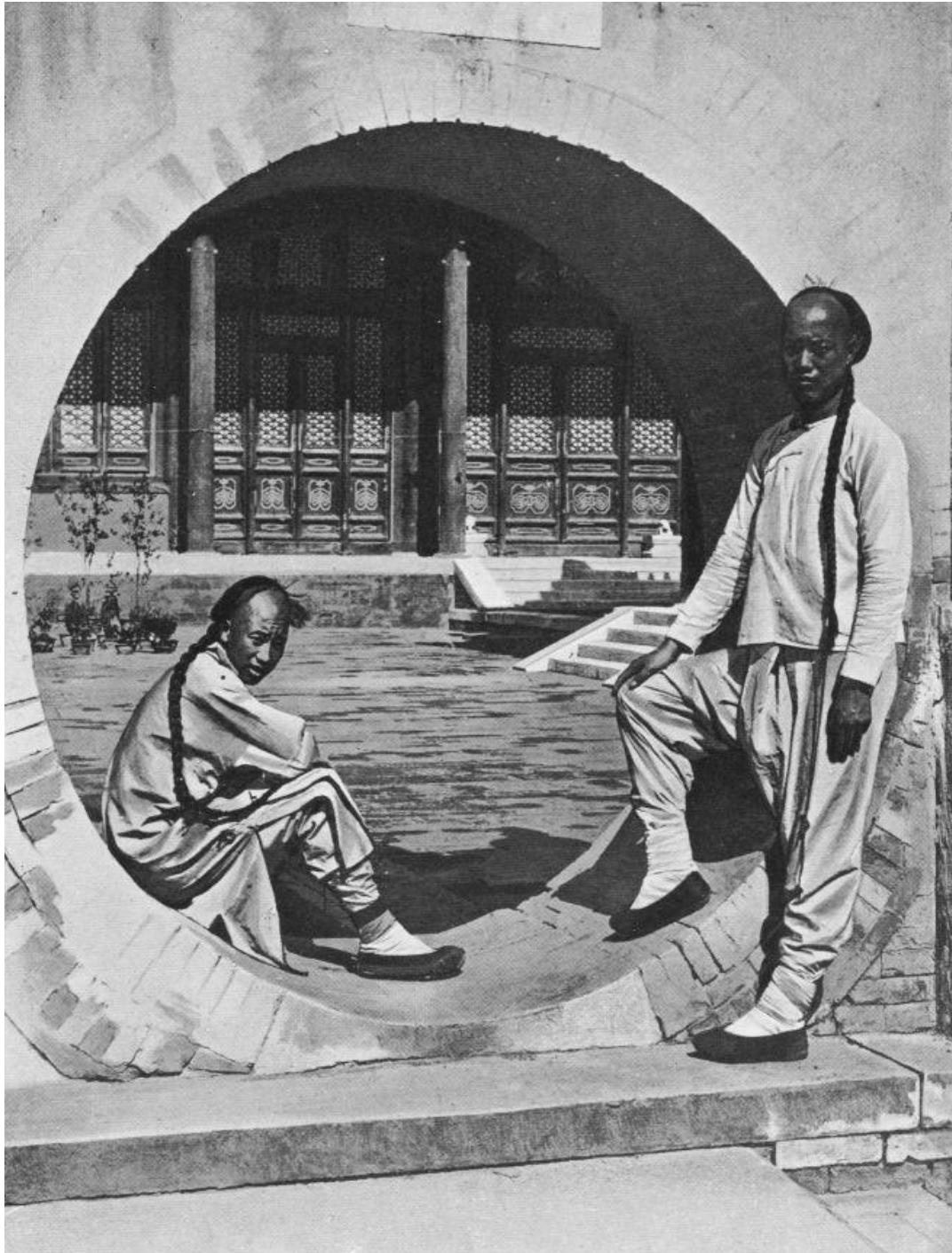
Les chefs d'associations ouvrières d'Europe et d'Amérique apprendront sans doute avec surprise qu'il existe là-bas une « Corporation des Mendiants ». Ajoutons que les différentes classes de la société chinoise n'ont pas à s'en plaindre. Chaque citoyen est imposé ; c'est le chef des mendiants qui fixe la petite somme qu'il devra donner. Quand le contribuable a payé l'impôt, l'accès de sa demeure est désormais interdit aux mendiants. Mais quiconque néglige de s'acquitter voit une nuée de stropiats horribles s'abattre aux portes de son logis et le harceler dans les rues. Et cette persécution très réelle se termine toujours par la victoire de la corporation !

Les savants occidentaux déclarent volontiers que le Chinois, s'il n'a pas été touché par l'influence européenne, ne comprend rien à l'arithmétique. Assertion outrecuidante et injuste, si l'on considère le degré d'excellence où atteignent les comptables chinois sous les ordres d'un patron de race blanche. D'autre part, il ne faut pas oublier que la science des chiffres, même très élémentaire, ne figurant point sur le programme des études en Chine, les effets de cette ignorance se répercutent, en vertu de la loi d'hérédité, de génération en génération. Pour les opérations de calcul, les Célestes de tout âge se servent de l'abaque ou boulier. Ce curieux appareil se compose de boules enfilées sur des bâtonnets verticaux qui sont fixés dans un cadre solide. Il comprend deux divisions : le compartiment supérieur a deux boules, valant chacune cinq boules simples, sur chacun de ses onze bâtonnets ; les bâtonnets inférieurs correspondants portent cinq boules, valant une unité chacune. Les unités jusqu'à cinq se comptent en bas ; le haut est réservé aux nombres supérieurs à cinq. Le nombre vingt-deux, par exemple, se marque en abaissant les quatre premières boules supérieures et en remontant deux boules sur le bâtonnet inférieur. Les Chinois comptent avec une stupéfiante rapidité à l'aide de ces appareils encombrants ; les boules montent et descendent aussi vite que les touches d'une machine à écrire sous les doigts d'un très habile

En Chine

Choses vues

dactylographe. On trouverait avec peine un boutiquier chinois qui fût capable d'établir un compte sans le secours du boulier.



Porte de la cour du Temple des Dix mille Bouddhas.

La question des monnaies chinoises est un vrai casse-tête, un tissu de bizarreries où l'on se perd et qui ne peuvent que nuire aux intérêts du commerce. Ce n'est pas ici le lieu de dissenter sur les questions

financières ni sur les problèmes plus ou moins graves qui s'y rattachent ; il suffira de dire que la complexité du système monétaire porte un singulier préjudice à la vie nationale de la Chine, au point que la condition politique, sociale et commerciale de ce pays devient sans cesse plus inquiétante. La Chine ne pourra jamais se régénérer ni asseoir la société sur des bases conformes au modèle européen (ainsi que l'a fait le Japon, dans des limites d'ailleurs beaucoup plus étroites qu'on ne se l'imagine) si elle ne procède pas en premier lieu à l'unification des monnaies et des dialectes dans toute la vaste étendue de l'empire.

L'indigène du commun, à l'exemple de ses pères, se sert encore aujourd'hui, pour faire son marché, de monnaie de cuivre. Il emporte avec lui, enfilées sur un cordonnet, un certain nombre de pièces percées d'un trou au milieu. Onze de ces pièces font un sou, mais même la valeur des monnaies varie en Chine. Bien qu'aujourd'hui l'argent soit monnayé dans plusieurs grands centres, il n'est pas de pièce qui ait une valeur uniforme, reconnue dans tout l'empire ; aussi la plupart des achats se payent-ils en sycee ou lingots d'argent, mais cette coutume a des inconvénients assez graves. Le taël familier du commerce n'est nullement une pièce de monnaie ; il représente une certaine valeur en argent qui, du reste, est variable. Les comptes sont presque toujours tenus en taëls.

Il peut arriver que telle ou telle province ait adopté une certaine monnaie d'argent ou de nickel, mais comme on n'accepte point ces pièces ailleurs et que leur valeur est flottante même dans la localité où on les a mises en cours, un commerçant ne les reçoit qu'à contrecœur. Ceci, bien entendu, n'est vrai ni des ports régis par les traités ni de Hong-Kong, où l'on se conforme autant que possible aux usages commerciaux de l'Occident. Les villageois, les colporteurs, les petits marchands de toute sorte préfèrent de beaucoup la monnaie de cuivre à l'argent monnayé ; celui-ci leur inspire si peu de confiance que, en bien des endroits, ils refusent toute pièce d'argent qui ne porte pas le *chop*, c'est-à-dire la marque, de quelque maison de commerce estimée. Le *chop* indique en effet que tels ou tels négociants ont reçu cette monnaie en paiement et qu'ils l'ont remise en circulation de bonne foi. S'agit-il de sycee, il faut

En Chine

Choses vues

généralement le peser avant de conclure un marché, surtout si le vendeur et l'acheteur sont de deux provinces ayant un étalon d'argent distinct.

Les étrangers, encore que les fluctuations du taël les embarrassent parfois, ne sont pas astreints à ces précautions méfiantes, mais certains petits problèmes délicats sollicitent par intervalles leur attention. Voyez, par exemple, cette note écrite en « pidgin » phonétique par le Chinois qui la présenta :

Aosfadd	\$ 0.50
Aosier	\$ 3.50
Atakimomagen.....	\$ 1.00
	\$ 5.00

Cette facture, dont le libellé dérouta l'Européen qui la reçut et qui avait longtemps habité Hong-Kong et Shanghai, sera probablement pour le lecteur ¹ une pure énigme. Le créancier l'avait rédigée sur un morceau de papier ne portant ni nom ni adresse et l'avait fait remettre par un coolie. Ajoutons que le mystère fut éclairci le jour où la même note parvint au destinataire avec l'en-tête et l'adresse :

One horse feed	. \$ 0.50
One horse hire.....	\$ 3.50
Taking him home again.....	\$ 1.00
	\$ 5.00

C'est-à-dire :

Nourriture d'un cheval	50 cents (2 fr. 50)
Location d'un cheval	3 dollars 50 (17 fr. 50)
L'avoir ramené à la maison.....	1 dollar (5 francs)
	5 dollars (25 francs)

Voici une autre devinette, que le destinataire prit d'ailleurs pour une sorte de charade qu'on lui envoyait à déchiffrer :

Wong-Hing.

Two boxes to order.....	\$ 5 (25 francs)
One wood do	\$ 2.50 (12 fr. 50)
One wooden do.....	\$ 2.50 (12 fr. 50)
	\$ 2.50 (12 fr. 50)

En Chine

Choses vues

Traduit en anglais, le compte aurait dû être établi comme suit :

Two boxes to order.

One would do (that is, suit).

The other would not do (that is, not suit).

C'est-à-dire :

Deux caisses sur commande 25 francs

L'une convenait.... 12 fr. 50

L'autre ne convenait pas.... 12 fr. 50

En retranchant le prix de la caisse refusée, le total était diminué de moitié et ramené dès lors à 12 fr. 50. « Pidgin » signifie littéralement « affaires », et le dialecte bâtard ainsi nommé ne fut inventé que pour rendre plus faciles les relations commerciales entre étrangers et indigènes.

Il existe aussi un « pidgin » français, mais il est peu usité, car il n'est guère connu que des Chinois qui résident dans les établissements français. Le « pidgin » anglais, au contraire, se baragouine dans tout l'empire du Milieu, partout du moins où se trouvent des individus de race blanche. Il se compose de quelques termes anglais ridiculement estropiés, de quelques mots d'hindoustani, de quelques mots de portugais et d'un mot ou deux de chinois corrompu. Ce charabia est d'une acquisition fort aisée, mais il sera quand même impossible à un nouveau venu de suivre une conversation un peu rapide.

Certaines expressions « pidgin » sont d'une justesse pittoresque. Telle, par exemple, la locution qui sert à désigner un évêque : N° 1 *piecee joss-pidgin-man*, littéralement : « Le principal homme d'affaires de Dieu ».

Le mot *bhoberry*, qui signifie : bruit, colère, façons bruyantes ou désagréables, possède une sonorité des plus expressives.

Le mot « fièvre » est rendu par une périphrase amusante : *B'long inside too muchee hot*, c'est-à-dire : « Par trop grand chaud en dedans ».

¹ Surtout pour le lecteur français !

L'idée générale de se mettre en route s'exprime par le mot « walkee » ¹, de sorte qu'on demandera au capitaine d'un vapeur : « *What time that ship can walkee ?* » (à quelle heure ce vaisseau peut marcher ² ?)

At home (à la maison) se dit *got* (obtenu), et l'étranger qui fait à la porte d'une demeure la question habituelle est parfois déconcerté par cette réponse : « *Master no got* » (Monsieur pas obtenu, c'est-à-dire : Monsieur n'est pas là).

Le « pidgin », et c'est l'un de ses caractères les plus curieux, ne permet point l'emploi d'un mot interrogatif simple. Pour qu'il ait un sens, ce mot doit être accolé à un autre : *Who man ?* (qui homme ?) *What thing ?* (quoi chose ?) *How fashion ?* (comment façon ?)

Les Chinois ont encore emprunté à l'anglais un terme qu'ils ont pourvu d'une signification bien typique : c'est le mot *squeeze* (pressurer). Le *squeeze* a été élevé, en Chine, à la hauteur d'une institution. Dans toutes les transactions qui comportent un échange d'espèces ou de marchandises, le *squeeze* apparaît sous la forme d'un tant pour cent que prélève chacune des parties à titre de « légitime » bénéfice. L'intendant, son marché fait, vend les provisions au cuisinier ; il les lui compte plus cher qu'elles ne lui ont coûté, réalisant ainsi à ses dépens un léger *squeeze* (profit, gratte). À son tour le cuisinier, lorsqu'il inscrit le détail de ses achats dans le livre de comptes de sa maîtresse, le majore quelque peu pour arrondir sa poche. Le cuisinier dépasse-t-il les bornes, il reçoit un rappel à l'ordre énergique : « *B'long too muchee squeeze* » (y a beaucoup trop gratte) ; et voilà pourquoi le serviteur prudent, malgré sa hâte d'atteindre à la richesse, veille à modérer son allure. Qui songerait cependant à ruiner une institution aussi vénérable que le *squeeze* ? Les affaires ne se traitent pas autrement là-bas, et les plus hauts mandarins comme les individus les plus humbles se soumettent avec bonne grâce à la douce servitude de

¹ Du verbe anglais *walk*, marcher, aller à pied. (*Note du trad.*)

² Le « pidgin » simplifie naturellement la grammaire et emploie *can*, pouvoir, là où l'anglais met *will* ou *shall*, qui sont les deux signes du futur.

En Chine

Choses vues

cet usage. Chaque fonctionnaire fait de la « gratte » aux dépens de ses subordonnés, autant en vue d'accroître ses revenus qu'à titre de garantie et pour récupérer par avance les sommes que la rapacité de son propre supérieur ne manquera pas d'extorquer à son tour.



Un palais ancien.

Ce palais magnifique est celui de la grande famille Chun de Canton.

En Chine

Choses vues

Les lettres écrites en « pidgin » par les fournisseurs chinois sont souvent d'une lecture divertissante. Il va de soi que seuls les commis, les intendants, les boutiquiers des ports régis par les traités, ont besoin de savoir écrire ; les domestiques et les petits commerçants n'ont d'autre ambition que d'apprendre à parler couramment. Lisez cette lettre qu'un clerc chinois écrivit sur un sujet de mince importance à l'homme de loi son maître :

« Honored Sir, Esq.,

That honorable lady of your house (that is, your wife) has been in office at 45 minutes past 11. As she knew all this (that is, the position of affairs), she feared that ship would walk off, so she wrote one chit, and sent me to take it, with 20 cents as passage-money to go for those things. After I got all them from the captain, I took all to office, and the captain said no more, but only he had no time to return to the honorable chit a reply. There are three parcels of these things that you may keep from the coolie.

With the exception of this I know nothing else, for the honorable lady came again no more.

Obediently the servant.

Yours truly,

Chok-Chung.

Ce qui, dans un français approchant, signifie :

« Honoré Monsieur, « Cette honorable dame de votre maison (votre épouse) a été au bureau à 11 heures 45. Comme elle savait tout ceci (où en sont les affaires, elle craignait que ce vaisseau s'en irait ; aussi elle écrivit un chit (billet) et m'envoya le porter, avec 20 cents (sous) pour prix du passage pour aller chercher ces choses. Après que je reçus toutes du capitaine, je portai toutes au bureau, et le capitaine ne dit pas plus, mais seulement qu'il n'avait pas le temps de renvoyer une réponse à l'honorable chit. Il y a trois paquets de ces choses que vous pouvez tenir du coolie.

À l'exception de ceci je ne sais rien autre, car l'honorable
dame est pas plus venue encore.

Avec obéissance le serviteur,

Vôtre fidèlement,

Chok-Choung.



Le Temple des cinq pagodes.

On remarquera ¹ que l'auteur a bien orthographié tous les mots, et la plupart des lettres de ce genre se distinguent par le souci constant de la correction orthographique. Il convient de louer ici les jeunes

¹ Dans la lettre en anglais.

En Chine

Choses vues

Chinois pour leur attention et leur intelligente persévérance, car on ne doit pas oublier que, dans leur langue, l'orthographe est inexistante puisqu'il n'y a pas d'alphabet ; tout notre système d'écriture est donc pour eux d'une étrange nouveauté.



Marchands de faucons à Pékin.

Les Chinois des classes commerçantes et libérales s'entendent merveilleusement aux affaires et font preuve d'une perspicacité très appréciable. En matière commerciale, la parole d'un Chinois vaut un écrit ; d'ailleurs la constitution même de la société chinoise, qui voit dans l'individu non une simple unité, mais le représentant d'un groupe

social (famille, corporation ou profession) dont il est forcé de maintenir le bon renom collectif, n'est-elle pas bien faite pour garantir la sincérité des opérations commerciales ? Les Célestes pensent que, de toutes les nations blanches, l'Angleterre est celle qui vaut le plus par sa probité commerciale, et leur coutume étant de prendre pour unité la nation entière, ils accordent aux voyageurs de race anglaise un crédit que d'autres ont beaucoup de peine à obtenir. « L'honneur anglais » est chez eux un titre suffisant de garantie : c'est là une des rares choses dont un sujet britannique ait le droit d'être fier en Chine. Le plus petit aspirant de marine anglais qui veut se procurer des marchandises n'a qu'à promettre au boutiquier qu'il lui enverra la somme dès son retour à bord ou, si le vaisseau est prêt à partir pour quelques semaines, dès son retour au port. Les mêmes commerçants refuseront semblable faveur avec une obstination polie à tout officier d'une autre nationalité qu'ils ne connaissent point ; et si celui-ci avoue avec bonne humeur sa déconvenue, ceux-là ne s'abstiennent pas toujours de cacher leur méfiance.

Parmi les petits marchands les plus drôles et les plus curieux, citons les colporteurs que l'on rencontre dans chaque ville, et même en pleine campagne, où il ne semble point qu'abondent les occasions de gagner de l'argent. Ils portent une ahurissante collection d'objets ; les sucreries voisinent avec de misérables oiseaux en cage, le gingembre avec le vieux poisson cuit, les étoffes de coton avec la « boîte à chaleur ». Celle-ci a sans doute fourni aux Anglais le modèle de leurs *instras* (bouillottes). Pour quinze sous et moins, vous pouvez acheter, outre un rouleau de vingt-cinq cigares de charbon entourés d'un papier spécial, une boîte en fer-blanc grande comme un étui à cigares et dont une extrémité porte un coulisseau perforé et garni de gaze métallique. Mettez dans la boîte un cigare allumé : vous aurez une bouillotte dont la chaleur très vive va ranimer toutes les parties de votre corps où il vous plaira de la poser ; l'appareil est si peu gênant qu'un Chinois le suspend volontiers à son cou ou l'enfouit, enveloppé d'un papier, au creux de ses larges manches. Le « cigare » brûle lentement et dure plusieurs heures ; c'est donc un luxe peu coûteux.



Marchand de thé dans une rue de Moukden.

Les colporteurs portent leurs marchandises dans deux grands paniers suspendus à chaque extrémité d'un bambou qui repose, tantôt sur une seule épaule, tantôt en travers sur les deux épaules. Ils parcourent, ainsi lourdement chargés, des distances énormes, sans que la fatigue paraisse trouver prise sur leurs membres endurcis.

On voit, dans les villes, beaucoup de marchands de soupe et de thé : ils font cuire, sur un petit brasero à charbon de bois, la soupe et le thé qu'ils vendent à tout venant pour quelques sous.

L'écrivain public, le barbier public, le pédicure public sont aussi des types familiers de la rue chinoise. Pourtant les plus huppés d'entre eux ont de minuscules boutiques ouvertes à tous les vents, où le client, s'il n'est guère plus isolé qu'en pleine rue, a la joie d'être servi par un fournisseur « chic ». Un barbier non seulement rase la figure et le crâne, mais coupe, graisse et peigne la queue de cheveux, fait la toilette des oreilles et des narines ; il va même jusqu'à nettoyer la face interne des paupières, et c'est là une coutume qui explique la fréquence des maladies inflammatoires de l'œil en Chine. Ces multiples opérations se font au vu et au su de tous les passants, qu'elles ne choquent ni ne dégoûtent en aucune manière.

L'écrivain public se charge de rédiger une lettre sous la dictée de celui qui veut envoyer de ses nouvelles, mais qui en est empêché par la paresse ou l'ignorance. Il n'est pas rare que les gens s'attroupent pour écouter les paroles que l'écrivain met sur le papier ; celui qui dicte ne semble pas, du reste, trouver gênante l'attention d'un auditoire plus ou moins sympathique.

Dans le domaine industriel, la superstition chinoise ne s'oppose que trop souvent au progrès. Les missionnaires anglais ont notamment révélé au public pourquoi les indigènes ne veulent pas de clochers aux églises : c'est que l'on risque d'offenser les esprits de l'air par l'érection de ces pointes aiguës qui envahissent leur séjour. Par superstition encore, l'indigène des campagnes ne peut souffrir un corps de cheminées qui vomit de la fumée : il prétend que toute construction de plus de deux étages doit porter malheur au pays.

L'industriel ami du progrès qui habite l'intérieur de la Chine et qui veut employer les machines nouvelles échoue presque toujours piteusement, car les corporations n'admettent pas que l'un de leurs membres fabrique dans des conditions telles qu'il puisse vendre ses

En Chine

Choses vues

produits au-dessous du prix minimum fixé par elles, et l'on sait qu'elles finissent par mettre à la raison les récalcitrants.

@



Une porte typique dans la Cité impériale.



CHAPITRE V

LA CHINE ARTISTIQUE, LITTÉRAIRE AGRICOLE

@

L'art chinois — tel est, du moins, le point de vue du profane étranger, et nous le disons sans intention de blâme — brille surtout par l'esprit d'imitation. Le Chinois, notamment pour les objets qu'il destine à l'exportation, ne se préoccupe point de faire, à l'exemple du Japonais, œuvre créatrice ; cependant, il a une extraordinaire habileté de main, et il est prompt, non seulement à saisir la conception d'autrui, mais à la reproduire avec exactitude sans en altérer, comme il arrive souvent au copiste, la beauté intime et secrète.

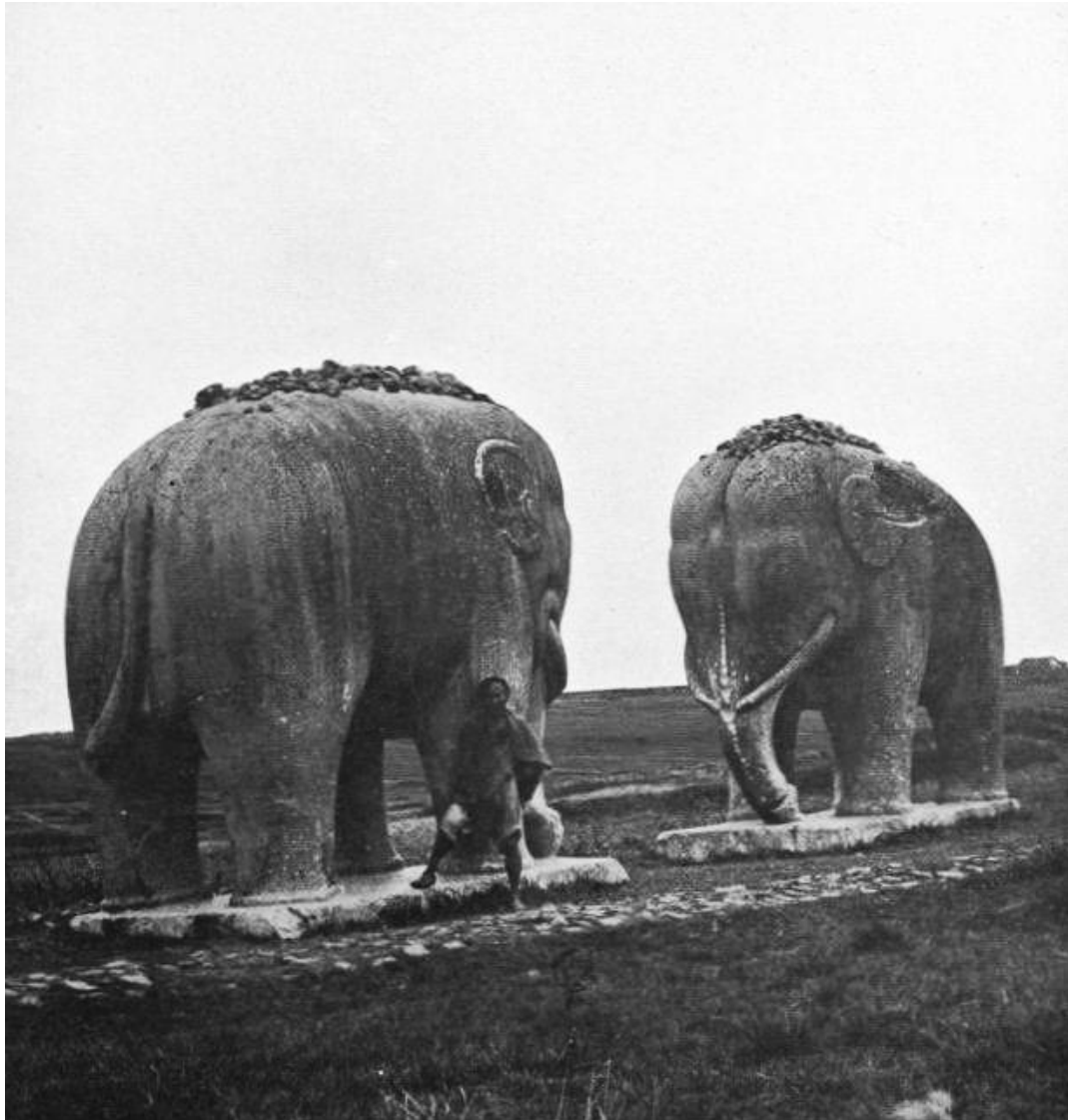
En architecture, ce sont les pagodes et les temples qui lui fournissent ses modèles classiques. Il est vrai que ce sont là les seuls édifices anciens et beaux que possède le pays, si l'on excepte toutefois d'autres constructions d'un caractère religieux, comme la Tour de Poutung, comme aussi les colonnades qui ornent les abords des châsses ou des tombeaux et dont on parlera dans un autre chapitre.

L'art de la peinture est encore là-bas dans l'enfance. Un seul détail, d'ailleurs fort curieux, le démontrera mieux que les dissertations les plus savantes. Pour marquer les rapports de distance, on peint simplement les objets proches dans le bas d'un tableau et les objets plus éloignés dans le haut, sans faire preuve pour les lois de la perspective d'un

En Chine

Choses vues

respect exagéré. En peinture, comme dans les œuvres plus typiques de l'art chinois — bronzes, laques, ivoires, — le détail est traité avec la plus attentive précision, et l'artiste sait produire un effet heureux sans multiplier les traits. La peinture à l'huile est inconnue en Chine, où l'on emploie des couleurs plutôt grossières mélangées avec de l'eau.



L'avenue qui conduit aux tombeaux des rois, à Nankin.

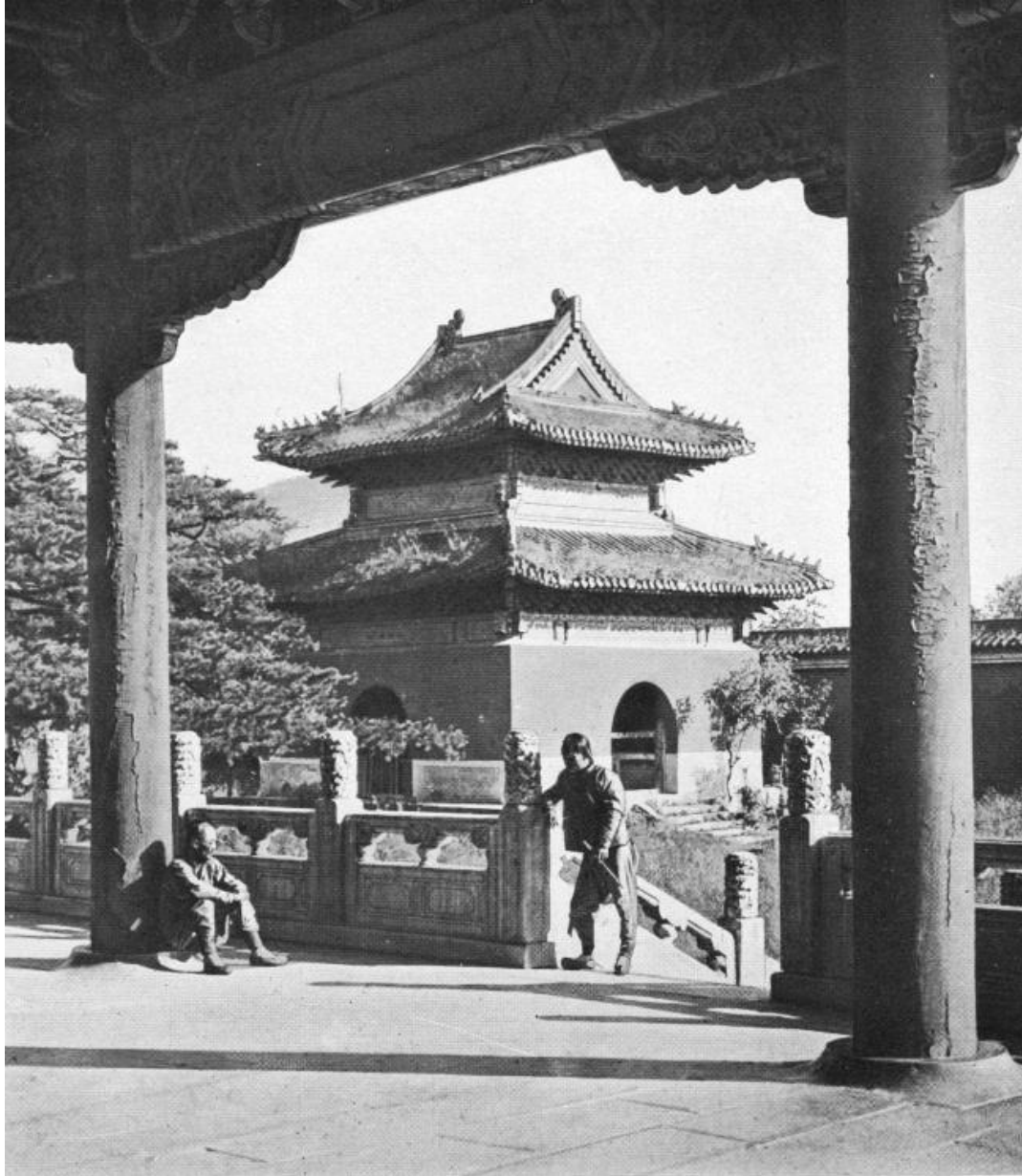
Cette avenue est bordée d'éléphants et d'autres énormes statues de pierre qui doivent non seulement honorer la mémoire des morts, mais aussi effrayer les esprits méchants.

Les bronzes, les laques, les porcelaines indigènes sont d'une richesse et d'une beauté remarquables, car on les doit à des maîtres ouvriers qui aiment leur art et qui visent toujours à la perfection. Un facteur important du succès est sans doute la patience infinie qu'ils mettent à éviter ou à réparer tel défaut, fût-il insignifiant, mais

En Chine

Choses vues

l'élément essentiel n'en est-il pas l'adresse qu'ils tiennent de leur ascendance ? Beaucoup des plus habiles « incrusteurs sur bronze » appartiennent à des familles ou à des communautés qui exercent ce métier depuis des siècles. Les fils d'or qui servent à mettre en valeur les



La terrasse des tombeaux des Mings.

La tombe que l'on voit est celle de l'empereur Jung Loh.

dessins gracieux sont incrustés à la main dans de minuscules rainures tracées à la surface du bronze. Presque toutes les merveilles anciennes de cet art du bronze incrusté, comme celles de tous les autres arts chinois, sont cachées au fond des temples et des pagodes, dans les

palais impériaux ou les demeures aristocratiques, mais on en trouve souvent sur le marché des échantillons modernes.

On se sert aussi d'argent, mais en plus petite quantité, pour les travaux d'incrustation. Parfois l'or et l'argent réunis décorent un même objet, et l'effet de cette ornementation est tout à fait charmant.

Les importants objets de bronze destinés à tel ou tel usage précis se distinguent, au contraire, par une monotonie assez surprenante dans la forme. Voyez, par exemple, les vases rangés au dehors d'un temple taoïste et que montre [notre gravure](#) : ils sont d'un type caractéristique, où s'annonce la tendance chinoise à reproduire très exactement certains objets en nombre illimité et pendant un temps illimité. L'anecdote suivante révélera sur une autre scène cette disposition d'esprit commune aux Célestes.

Un *boy*, nouvellement engagé par un Européen bien connu, étant entré pour la première fois dans le grand salon, trouva une chaise renversée au milieu de la pièce où tout le reste, d'ailleurs, était en ordre. Il épousseta les meubles avec soin, fit la besogne habituelle, puis, avant de s'en aller, coucha de nouveau la chaise sur le parquet. La maîtresse de maison la remit debout sans faire de remarque. Plusieurs jours de suite, elle fut obligée de redresser cette chaise ; elle allait s'en prendre à l'un des animaux et l'accuser de causer ces « accidents » à répétition et à forme invariable, quand elle finit par apprendre que le *boy* jugeait nécessaire de mettre toute chose à la place exacte où il l'avait trouvée, telle étant, dit-il, « l'ancienne coutume de madame ». Il fallut à sa maîtresse une bonne semaine pour amener cet artiste à refréner son goût d'imitation tyrannique. C'est là, néanmoins, une qualité utile pour le bon entretien d'une maison, parce qu'un nouveau serviteur ne voudra déplacer, dans la chambre la plus encombrée, ni une photographie ni un ornement.

Mais revenons à notre sujet. Si les objets d'art chinois sont souvent très beaux, ils sont plus souvent encore tout à fait baroques. L'auteur de ce livre possède un bol qui a peut-être quinze centimètres de haut. Tout autour sont peints les chevaux les plus stupéfiants, vêtus de

En Chine

Choses vues

harnachements somptueux et invraisemblables. L'artiste n'avait évidemment qu'une connaissance très imparfaite du noble cheval, car il lui attribue une anatomie digne d'intriguer bien des vétérinaires. Cette représentation fantastique sembla dépourvue de sens jusqu'au jour où un



Colonnade du Temple de l'Agriculture.

savant chinois expliqua qu'elle visait à rendre l'impression d'un indigène à la vue de la première cavalcade européenne : à quelle époque remontaient et cet événement et l'objet d'art, il ne put le déterminer,

ne sachant, dit-il, dans quelle partie de la Chine ce bol avait été fabriqué. Il est probable que le peintre n'avait jamais encore vu de cheval et que, n'ayant pas à sa disposition une variété suffisante de couleurs, il se borna à concrétiser, sous la forme de quadrupèdes rouges, mauves, tachetés, blancs, fauves, l'impression générale que lui avait laissée le cortège éclatant et bizarre.

Les laques chinoises sont inférieures en beauté et en fini à celles du Japon. La laque elle-même est simplement une substance végétale que fournit, au moment où il atteint sa maturité, un arbre indigène. On incise habituellement la plante dans la nuit, et la gomme est recueillie le matin ; mais il faut, paraît-il, une vaste plantation d'arbres pour obtenir une assez faible quantité de résine. Les artisans qui travaillent cette gomme disent qu'elle est dangereuse à manipuler et qu'elle produit fréquemment les maladies les plus graves si, tandis qu'on la prépare, elle se trouve en contact immédiat avec la peau. C'est à cause de cet inconvénient, et aussi parce que la préparation complète de la très bonne laque exige beaucoup de temps, que cette marchandise se vend à des prix élevés. Naturellement, il n'est pas question ici des qualités inférieures destinées à l'exportation.

Les très beaux objets en laque, comme ceux de bronze incrusté et autres, sont en grande partie fabriqués par certaines familles, castes ou communautés, dans certaines provinces où les individus employés à cette besogne ont hérité de leurs ancêtres des aptitudes merveilleuses. Et voilà peut-être ce qui nous explique pourquoi nous ne connaissons point les noms de tel artiste habile ou de tel créateur : aux yeux du connaisseur indigène, une œuvre d'art est tout uniment le produit d'un canton, non pas d'un homme. Le livre du D^r Williams, *L'empire du Milieu*, nous donne sur toute cette question de précieux renseignements.

La broderie chinoise ne diffère pas essentiellement de celle des autres pays orientaux. On doit reconnaître, au reste, qu'elle a perdu de sa finesse depuis un siècle. Des broderies qui datent de deux cents ans conservent mieux l'éclat de leur coloris primitif que les bandes d'étoffe faites il y a dix mois. En voyant travailler les brodeurs et brodeuses, on

En Chine

Choses vues

se rend compte du procédé qu'ils emploient pour reproduire exactement le dessin sur les deux côtés de l'étoffe. Celle-ci est tendue et



Le palais des examens, à Canton.

Les cellules dans lesquelles on isole les candidats pendant les examens triennaux sont au nombre de douze mille.

fixée sur un métier à broder, qui se dresse sur le plancher entre deux ouvriers. Tous deux brodent la même pièce à l'aide d'une seule aiguille et d'un seul fil. Le premier ayant fait un point, le second tire l'aiguille à lui et reproduit le même point sur l'autre face. Bien qu'ils travaillent très vite — les hommes peut-être un peu plus vite que les femmes, — ils s'attachent plus à soigner la qualité du dessin qu'à précipiter la besogne. Mais il faudrait, pour pouvoir apprécier comme il sied les broderies orientales, avoir des connaissances techniques qui nous manquent.

L'art de la calligraphie est un des plus curieux de la Chine. Le Céleste instruit considère d'un œil scandalisé le griffonnage des langues alphabétiques, car l'enfant de son pays ne met-il pas quelquefois des semaines à faire connaissance avec une demi-douzaine de caractères ? Pour les tracer, on ne lui donne ni plumes, ni crayons de mine de plomb ; il n'a que des pinceaux. Point de ratures, point de taches ni de barbouillages. Aussi bien, l'idée à transcrire ne peut généralement être représentée, par un homme d'instruction moyenne, que sous l'apparence d'un seul signe, quoique les « lettrés » se vantent de savoir exprimer leurs pensées à l'aide d'une multitude de caractères, simples et composés.

Le système d'éducation chinois, s'il n'est pas admirable à d'autres égards, a du moins le mérite d'être essentiellement démocratique. Un petit villageois qui a quelque intelligence et quelque loisir peut étudier pour se présenter aux examens, et peut remporter les prix les plus importants qu'offrent les écoles. La plupart des jeunes Chinois sont malheureusement trop pauvres pour avoir les loisirs nécessaires à de longues études ; aussi ne vont-ils guère au delà des rudiments et se bornent-ils à savoir par cœur des listes de caractères dépourvus de signification, car les noms des caractères ne sont pas les mots indigènes servant à désigner les objets, ce ne sont que les vocables inconnus d'une langue livresque. À ces exercices de mémoire s'ajoutent des heures d'écriture, pendant lesquelles l'enfant copie, d'un pinceau lent et monotone, des signes également vides de sens ; ce genre de travail n'a d'ailleurs d'autre but que de lui faire acquérir une certaine habileté manuelle.



Prêtres lamas dans le grand temple lama de Toung-ho Koug à Pékin.

Il en est pourtant qui persévèrent dans cette voie, et ceux-là parviennent, après des années d'un labeur ingrat et machinal, à déchiffrer le sens de ce qu'ils ont appris ; ils s'appliquent alors à l'étude raisonnée des classiques, qu'ils doivent au reste savoir par cœur.

Ce qui frappe et confond dès l'abord, dans une école purement chinoise, c'est l'absence de classes. Chaque élève forme une unité isolée ; la tâche de l'un n'ayant aucun lien avec celle de l'autre, il s'ensuit que le principe d'émulation n'existe pas. L'Européen ressent une impression bizarre quand il pénètre dans une école indigène où tous les élèves, quels que soient leur nombre et leur âge — les hommes mûrs coudoient les adolescents qui sont entrés à l'âge normal dans la carrière, — récitent, en des monologues discordants, leurs leçons respectives, sans avoir souci, sans peut-être avoir conscience des réalités extérieures. Cet infernal tapage oblige les élèves à des efforts incessants et salutaires pour concentrer leur attention.

Le système des examens, vers lesquels toute l'instruction chinoise tend comme vers un but nécessaire, est un sujet trop compliqué pour qu'on puisse le traiter ici ; et puis, n'est-il pas décrit tout au long dans des centaines de manuels dignes de foi ? Il est néanmoins amusant de constater que, en dépit des précautions prises par les autorités, les fraudes sont possibles même dans les grandes épreuves « finales ». Chaque étudiant est d'abord enfermé à clef dans une toute petite cellule. S'il arrive qu'il meure, et le lieu de sa détention est assez malsain pour que le cas se présente parfois, on ne pourra retirer son corps de la cellule qu'en perçant un trou dans le mur, les scellés ayant été apposés sur la porte qu'on n'ouvre que les examens finis. On a beau fouiller avec soin les candidats dès la première heure, pour s'assurer qu'ils ne dissimulent point quelque document utile à consulter, il en est qui réussissent quand même à tricher. La pierre d'achoppement, c'est presque toujours la dissertation — c'est à peu près le seul effort personnel qu'on leur impose ; — d'où la nécessité de passer en contrebande et de copier un traité rédigé par un plus habile. L'auteur de ce livre a vu un soulier de feutre dont l'épaisse semelle, creusée avec art, devait contenir le précieux papier sur lequel on presserait une nouvelle couche de feutre. Ce stratagème a réussi des centaines de fois. Une autre ruse consiste à cacher dans sa bouche une plume d'oiseau qui renferme un document transcrit en caractères d'une extrême finesse.

Les étudiants recalés se présentent de nouveau au bout de trois ans. Certains consacrent à cette préparation intensive les plus belles années de leur jeunesse et même de leur âge mûr, si bien que, le jour où ils sont enfin reçus, ils ont les cheveux gris.

À voir la longueur des études chinoises, on s'étonne moins de la longueur stupéfiante des ouvrages chinois. Le plus beau roman qu'on ait écrit dans la langue de Confucius a vingt-quatre volumes, et un livre égal en importance à nos romans à six shillings (7 fr. 50) serait tenu là-bas pour une production parfaitement méprisable, à moins que ce ne fût un manuel destiné aux écoles primaires.

Les œuvres de fiction chinoises ne brillent point, dans une traduction, par l'humour, mais la lecture de quelques-unes d'entre elles est bien faite pour dérider, sinon pour instruire, l'étranger curieux.

Les Célestes se piquent de posséder, outre le plus long de tous les romans, le journal le plus ancien qui soit au monde, à savoir la *Gazette de Pékin*. Le journalisme indigène, sincère et pur de tout mélange européen, est la chose en vérité la plus drôle. Les feuillets du journal, pliés comme du papier à lettres, avec les bords retournés vers le centre, de telle sorte qu'on tourne deux feuillets à la fois, forment une petite brochure d'environ vingt-cinq centimètres de long sur dix ou onze de large. Au commencement, ou encore à la fin, paraissent trois pages de signes imprimés ; le reste se compose d'images et de quelques annonces illustrées. La couverture est ordinairement de couleur rouge, parfois bleue, jaune, ou brune.

La profession de journaliste n'est guère lucrative, car un seul exemplaire passe de main en main et charme les loisirs de toute une rue ou de tout un canton, l'écrivain public se chargeant de le lire à haute voix pour quelques pièces de cuivre. La perte, à vrai dire, est peut-être moins grande qu'on ne le pense, parce que les numéros paraissent d'une façon irrégulière. Souvent même un journal ne paraît qu'une fois. L'individu ayant une rancune tenace à satisfaire loue les services d'un scribe qui attaque l'ennemi à l'aide de dessins injurieux ; il sera toujours possible, au demeurant, de nier l'intention malveillante

en piquant un doigt sur le joli petit conte moral imprimé dans la gazette et que les gravures sont censées illustrer. Une diffamation, cela ! Foin d'une aussi indigne pensée ! Les feuilles de ce genre ne se rencontrent plus guère que dans les provinces éloignées ; on les cache jalousement aux regards des Européens, mais on peut s'en faire une idée suffisante en feuilletant les collections qui datent d'une trentaine d'années.

Nous citerons, pour en finir avec la question du journalisme, le programme amusant d'une gazette moderne tel qu'elle-même le donna il n'y a pas longtemps :

« Cette gazette contiendra tout ce qu'il est bon de savoir... C'est pourquoi tout le monde se hâtera naturellement de l'acheter, et les maîtres auront le devoir de veiller à ce que leurs inférieurs s'y abonnent (nous recommandons aux directeurs de journaux européens cette sage combinaison, qui assurera longue et heureuse vie à leurs feuilles)... La gazette se propose comme but principal d'instruire le peuple ; on n'y laissera donc paraître rien de ce qui touche à la politique, aucune frivolité, aucune plaisanterie, aucune imputation diffamatoire, aucune discussion inconvenante des affaires de l'État ; et toutes les choses étranges et improbables en seront rigoureusement exclues. » Enfin : « On n'usera pas d'extorsion pour se procurer des fonds. »

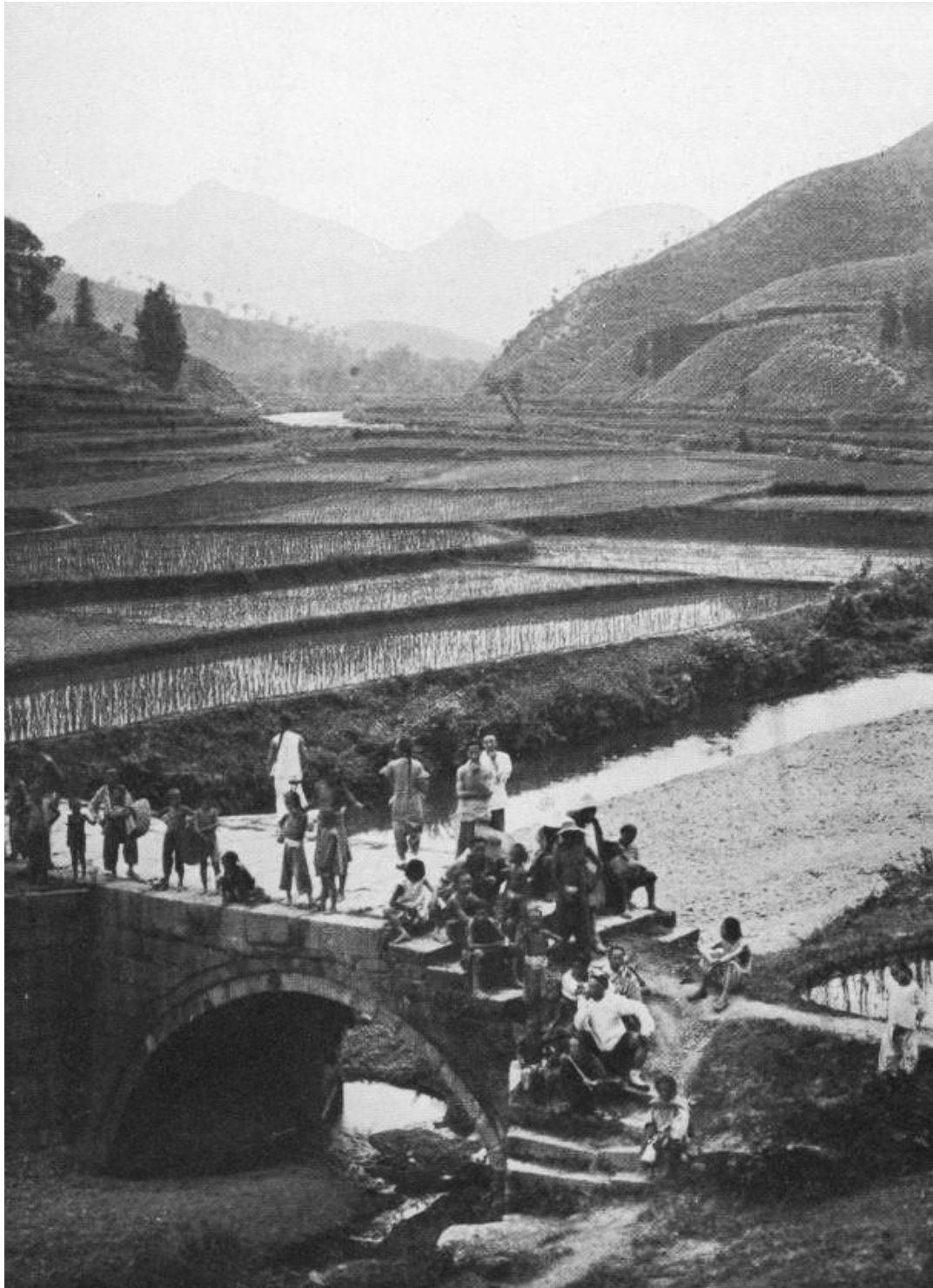
Passons maintenant de ces fleurs de rhétorique aux fleurs véritables ; la transition est facile et naturelle.

Les Chinois ont l'amour extrême des fleurs. Non seulement ils en ornent leurs logis à la campagne, mais ils les cultivent avec passion dans leurs jardinets. L'arrière-cour d'une maison londonienne est d'une étendue grandiose si on la compare aux tertres minuscules qu'un Chinois sait transformer en un coquet paysage. Chose bizarre, il créera une merveille au centre de détritrus infects, sans paraître le moins du monde choqué par le contraste. Il y a là de quoi confondre l'observateur : pourquoi l'individu qui s'ingénie à changer un tas de fumier en un prodige de beauté ne prend-il pas aussi la peine de mettre

l'entourage en harmonie avec sa création ? Mais non ; il élèvera une grotte microscopique en rocaille, d'où il fera couler des ruisselets ; il fera jaillir, au prix d'efforts considérables, des jets d'eau pour maison de poupée ; il fichera en terre des plantes menues et des arbustes nains, disposés de manière à produire un pittoresque effet général ; il occupera tous ses loisirs à cette tâche, goûtant une joie enfantine à contempler son chef-d'œuvre ; mais d'autre part il montrera la plus parfaite indifférence à l'égard d'un chemin jonché d'ordures et couvert de mauvaises herbes, qui longe son jardinet et qui offense la vue et l'odorat. Décidément, les Chinois ne font rien comme les autres !

Certaines parties de la Chine abondent en beaux arbres et arbustes à fleurs ; des cantons entiers érigent, aux premiers jours du printemps, le frais éclat de l'azalée, de la glycine et, plus tard, du jasmin, du laurier-rose et du lis. On ne connaît cependant pas en Chine ces fêtes des fleurs qui, au Japon, sont de vraies fêtes nationales, puisque le peuple entier chôme un jour ou deux pour aller contempler le riche jardin de la Nature. Bref, l'amour du Chinois pour les fleurs, comme du reste ses autres affections, s'allie à une froideur de sentiment qu'il est facile de constater, mais impossible de définir.

Lorsqu'il opère sur une étendue supérieure à celle d'une courette, le Céleste devient le jardinier le plus étonnant du monde. Il se fait de la beauté d'un jardin une idée bien différente de la nôtre. Il veut un dessin précis, des arbres nains, des arbustes aux formes étranges. C'est ainsi qu'il taillera les buis des haies et les autres arbustes au feuillage serré de manière à leur donner l'aspect de figures grotesques, d'une vache ou d'un porc, par exemple. Le jardinier, sans nul doute, admire ces monstres pour eux-mêmes ; mais cette coutume n'est peut-être que la survivance d'une superstition antique : l'intention primitive n'était-elle point d'effrayer et de chasser les démons ? Les figures baroques en papier, en bois ou en pierre qui se dressent devant les maisons ou à l'entrée des lieux de plaisir sont bien plutôt destinées à jouer ce rôle utile qu'à servir d'ornements.



Champs de riz à matin, province de Kiangsi.

L'intérieur de la Chine, à l'exception des cantons voués à un métier spécial, tel que le travail du bronze, est naturellement peuplé en très grande partie de travailleurs agricoles. On peut à bon droit s'étonner

des résultats importants qu'obtiennent les Chinois en matière de culture, malgré les faibles ressources dont ils disposent.

Le sol est généralement assez bien arrosé, mais l'empire du Milieu est obligé, pour nourrir une population très dense, de disputer à la nature des terres en apparence inutilisables. Partout les flancs secs et escarpés des collines sont convertis en terrasses où la croissance des céréales est activée par un arrosage intensif. De larges roues, auxquelles sont attachés des baquets et dont la plus grande communique directement, tout en bas, avec quelque rivière de la vallée, pompent l'eau et la portent de terrasse en terrasse ; à chacun des étages, des roues plus petites la distribuent sans relâche. Les manuels nous apprennent, et les chiffres ont sans doute été vérifiés, qu'une seule roue soulève plusieurs centaines de tonnes d'eau par jour.

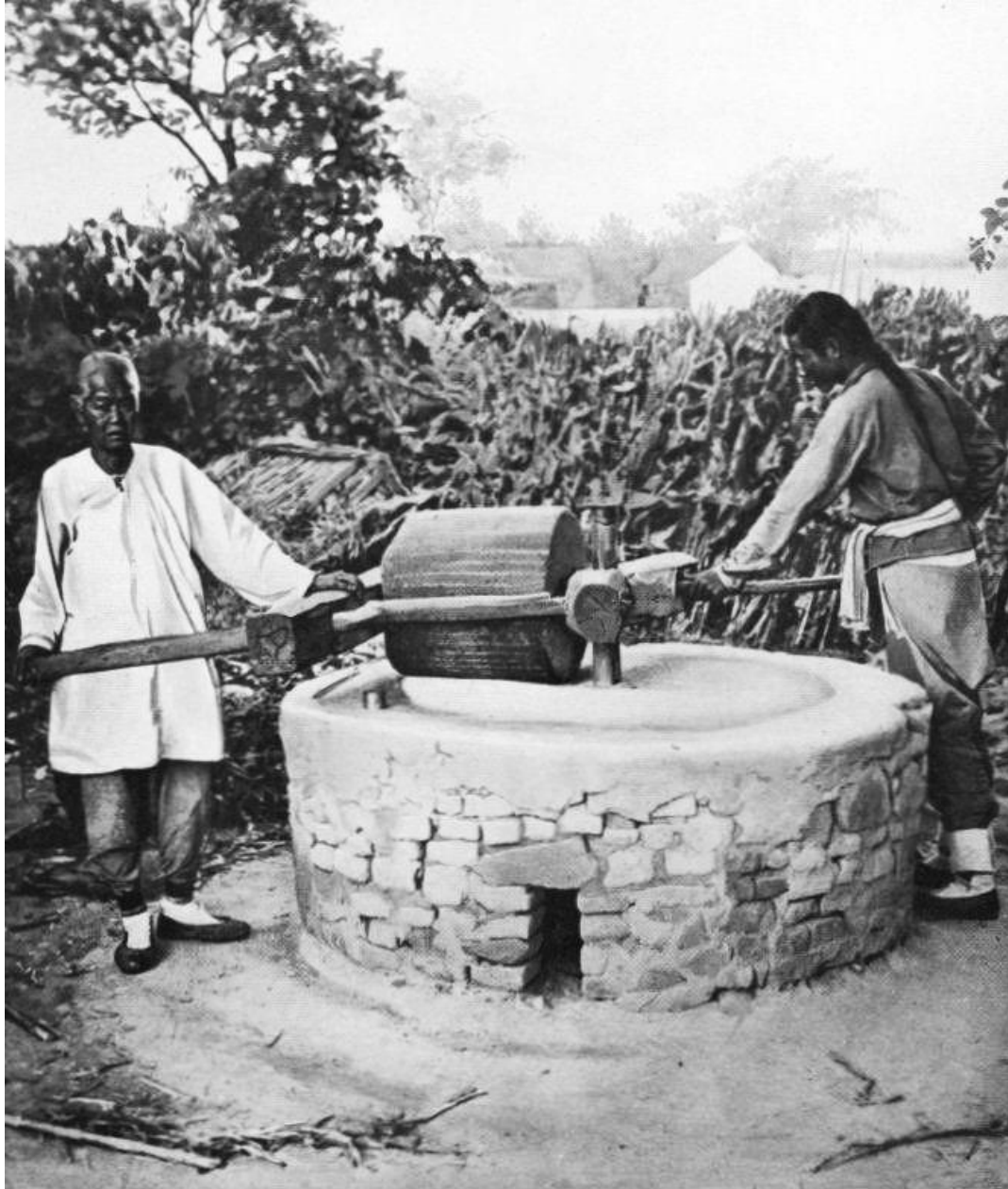
Le riz est la céréale qui occupe les plus vastes surfaces ; il croît aussi sur ces terrasses escarpées, mais il veut surtout un terrain plat et découvert, où il trouvera autant d'eau qu'il lui en faut ; un champ de riz est-il autre chose qu'un petit lac de boue avec, par-ci par-là, des flaques d'eau pure ? Le labourage se fait pour l'ordinaire à l'aide d'une machine qui ne pénètre qu'à douze ou treize centimètres dans le sol et qui est tirée, soit par un bœuf, soit, moins souvent, par un mulet, un âne, ou même un homme. La herse triangulaire chinoise est encore plus primitive : c'est un simple bâti en bois où sont fixées plusieurs rangées de dents de fer ; le paysan s'assoit sur la herse, et le poids de son corps enfonce les pointes dans le sol.

Bien qu'il soit rare de voir bêcher un paysan, la plupart des ruraux, presque tous petits propriétaires, travaillent de leurs bras aux champs et dans les fermes. Ils trouvent chez les membres de leur famille la seule aide naturelle et possible. Tous, depuis la grand'mère jusqu'au bambin qui commence à marcher, besognent et peinent ; leurs efforts réunis, leur dépense excessive d'énergie produisent d'ailleurs des résultats qui ne seraient guère plus complets avec le secours de machines agricoles. On moud d'habitude le millet et les autres grains au moyen d'une meule dont la forme rappelle celle de l'ancienne meule

En Chine

Choses vues

anglaise et qui est encore d'un modèle courant en Syrie ; si la ferme ne possède point d'âne, ce sont des hommes ou des femmes qui poussent les bras de cette machine.



Meule à broyer le grain de millet.
Une vieille femme chinoise et son fils font tourner la meule.

Le coton et la ramie (plante fibreuse peu connue en Europe, mais de plus en plus recherchée) couvrent des étendues considérables, et les mêmes gens s'occupent à l'ordinaire de tout ce qui concerne l'ensemencement, la culture et la préparation. Au temps de la moisson, on voit fréquemment trois ou quatre générations de Chinois s'acharner,

la nuit comme le jour, à dépouiller la fibre de ramie fraîche, parce qu'il ne faudrait pas attendre que les fils fussent secs pour enlever la substance gommeuse qui les relie. Les rubans de fibre brute sont emballés et dirigés sur les villes, où ils subissent une nouvelle préparation qui n'est pas toujours bien comprise et qui réduit dans de notables proportions la quantité utilisable.

Les innombrables pavots qui, dans beaucoup de cantons, couvrent des lieues et des lieues donnent à la campagne chinoise un aspect des plus typiques et une beauté particulière. Les feuilles vert foncé et les fleurs éclatantes offrent un mélange de couleurs impossible à décrire. L'opium, cette drogue qui fait l'objet d'un trafic immense et peu moral, est extrait de la tige préalablement entaillée, et cette culture est d'autant plus avantageuse que les graines donnent une huile utile et que la moisson a lieu assez tôt pour que d'autres récoltes puissent croître dans le même sol avant la fin de l'année.

Il convient aussi de dire quelques mots du principal produit de la terre chinoise, qui est le thé ¹. Comme il fournit la boisson nationale, chaque paysan, dans les provinces où le sol est favorable à cette culture, a un petit lopin de terre où poussent des espèces de qualité inférieure, et il use d'un mode de préparation très simple, qui consiste à verser de l'eau sur les feuilles vertes. La feuille que l'on cueille pour le commerce est d'abord séchée près d'un feu de charbon de bois, puis les Chinois la foulent sous leurs pieds nus pendant des heures afin de la débarrasser de tout restant d'humidité. La poussière que laissent, après la trituration, les espèces inférieures est exposée à la vapeur, durcie, pressée et transformée en blocs solides appelés « briques ». D'où l'expression de « thé en brique » pour désigner l'article de basse qualité.

L'élevage des vers à soie occupe, dans certaines grandes provinces, de nombreuses familles. Les femmes et les enfants savent dévider les cocons avec une adresse et une rapidité extraordinaires. Ils rendent de précieux services dans un pays où les méthodes de chauffage sont

¹ C'est du reste le mot chinois, dont les Anglais ont altéré la prononciation puisqu'ils disent *té*.

En Chine

Choses vues

défectueuses ; si le ver, en effet, n'est pas détruit du premier coup, il ronge la soie en l'espace de deux ou trois jours pour se glisser au dehors.



La pêche sur le Grand Canal à Pékin.

On ferait certes de la Chine rurale une peinture incomplète si l'on ne citait point la pêche au cormoran qui, dans quelques provinces, procure des moyens de subsistance à un assez grand nombre d'indigènes.

Le cormoran est l'un des oiseaux qui nagent avec le plus de vitesse et de force ; en outre, il plonge à une telle profondeur qu'il est rare que le malheureux poisson puisse lui échapper.

Les Chinois vont à la pêche dans des sampans minuscules ou sur de tout petits radeaux. Sur le bord de l'esquif sont perchés un, deux, trois cormorans qui ont la base du cou entourée d'une ficelle de chanvre. Quand l'oiseau plonge, la boucle se resserre d'elle-même, si bien que le cormoran revenu à la surface ne peut avaler sa proie ; l'homme n'a qu'à la retirer du bec ou de l'œsophage de son pourvoyeur et à la jeter dans son panier ; il relâche ensuite le nœud coulant et le manège recommence. Les Chinois, gens d'imagination paresseuse, ne ressentent nul dégoût d'une nourriture extraite du bec d'un cormoran ; ils s'accommodent en vérité de mets autrement suspects, que les cuisiniers du pays savent corser d'assaisonnements ingénieux ! Qui ferme les yeux en temps opportun fait preuve de sagesse.

Le cuisinier chinois, quand il quitte une maison, a recours à l'humble casserole pour éclairer son successeur sur le caractère et la valeur des maîtres. Si l'ustensile est posé à plat sur le plancher et clos de façon normale, c'est que la place est bonne. Si le couvercle est renversé, c'est que le serviteur qui s'en va se propose de revenir au plus tôt, après avoir terminé une affaire urgente. Le couvercle ne bouche-t-il la casserole qu'à moitié, cela signifie que le dernier cuisinier n'est point parti par la faute des maîtres, et qu'il est parti satisfait. Y a-t-il du riz au fond de la casserole, cela veut dire qu'il est très difficile de faire de la « gratte » et qu'il faut craindre la laderie du chef de la maison. Le couvercle gît-il sur le plancher à côté de la marmite, alors la place est dure et les domestiques ne sont jamais assurés du lendemain. La casserole mise sens dessus dessous annonce un *N° 1 bhoberry master* (un maître très coléreux), et la casserole posée sur le flanc, une famille où tout le monde est exigeant. La marmite se trouve retournée sur le poêle chaque fois qu'il y a doute quant au paiement régulier des gages. Enfin, si

En Chine

Choses vues

l'habitude de la maison est de faire payer la casse aux serviteurs, le fond de l'ustensile est frotté avec de la craie.



@



L'autel du Nord dans le Temple du Ciel à Pékin.



CHAPITRE VI

LA VIE RELIGIEUSE

@

La Chine est peut-être, de toutes les nations bien connues, celle dont il est le plus vrai de dire qu'elle ne possède pas de religion. La multitude de ses monastères, de ses temples, de ses pagodes et de ses « maisons d'idoles » (sans parler des prêtres et des ermites) semble démentir cette affirmation ; mais ces choses, après tout, forment la parure nécessaire à la plupart des religions, elles n'en constituent point l'essence. S'il est indéniable qu'il existe en Chine trois doctrines (nous négligeons les couvents et les temples lamas), il est non moins indéniable qu'elles vivent côte à côte sans se porter ombrage et que leurs préceptes n'atteignent pas le fond des âmes.

Le confucianisme, par exemple, est un système de philosophie morale et sociale d'une pureté irréprochable et digne de s'imposer au chrétien le plus convaincu. L'évangile de cette doctrine est contenu dans les « classiques », que tout Chinois instruit passe la plus grande partie de sa vie scolaire à apprendre par cœur. Sur le confucianisme s'est greffé, à une époque déjà lointaine, ce « culte des ancêtres » qui est une forme de religion embryonnaire, la seule qui soit accessible à l'âme d'un Chinois pieux. On a élevé à la mémoire de Confucius, le sage fameux, dans toutes les villes, même celles de minime importance, un temple où une tablette de bois recommande son nom à la vénération

des fidèles empressés. Deux fois chaque année, l'empereur visite le Temple du Ciel ; il y accomplit, avec pompe et respect, les rites traditionnels qui célèbrent la gloire de Confucius, lui rendant un hommage auquel tous les jeunes garçons et tous les hommes du pays ne manquent pas de s'associer aux dates fixées par la coutume. Une pareille solennité ressemble plus à un acte de commémoration nationale qu'à un service religieux au sens où les Occidentaux entendent cette expression. Une fois bien établie la distinction capitale entre les deux sens du mot « culte », il n'y aurait pas la moindre raison pour qu'un chrétien s'abstînt d'accomplir ce rite. Qui songe à prétendre que l'individu de race anglaise qui s'agenouille devant le roi renie par cela même sa foi religieuse et « adore » un homme ? Il existe en Europe, à cet égard, beaucoup d'idées fausses et de préjugés. La vraie tradition chinoise veut surtout une foule de prosternements ; elle veut qu'on brûle une assez grande quantité d'encens ; elle veut que, dans les écoles, on récite des passages empruntés aux œuvres de Confucius.

Le taoïsme est plus une religion que le confucianisme (*tao* est, dans l'original, un mot qui défie toute traduction, mais qui se rapproche fort du grec *λογος*). Ce n'est pas ici le lieu de discuter sur la nature ni sur les tendances du taoïsme ; il suffira de dire que toute la masse d'idolâtries et de superstitions qui entoure aujourd'hui ce culte a été accumulée par les siècles et ne représente en aucune façon la doctrine de son fondateur, Lâo-tszé. Chose digne de remarque, le Chinois instruit se plaît, tant qu'il est plein de vigueur, à ridiculiser le taoïsme ; mais vienne l'heure du danger ou de la mort, il s'adresse aussitôt à ses prêtres et à ceux de Bouddha. Le confucianisme cesse alors de lui sourire !

Nous arrivons enfin au bouddhisme. Ce sont les pagodes et les « maisons d'idoles » qui abritent ce culte extrêmement répandu. Les pagodes, disons-le en passant, sont des maisons d'idoles dont la tour a une forme particulière et un nombre impair d'étages allant de trois jusqu'à onze. On n'en construit plus guère ; presque toutes datent de

plusieurs siècles. Une pagode illuminée est l'un des spectacles nocturnes les plus magnifiques que puisse offrir la Chine.



Intérieur du Temple des cinq cents génies.
Ce temple bouddhique, situé à Canton, fut érigé en 500 av. J.-C.

Les maisons d'idoles sont de petits temples ordinaires, bâtis çà et là pour satisfaire aux besoins religieux d'une population nomade. Celle qui s'élève près de « la Source bouillonnante », à côté de Shanghai, est un remarquable spécimen moderne de cette catégorie de temples. Il

circule parmi les Européens de nombreuses versions de l'histoire de « la Source bouillonnante », mais une *amah* chinoise rapporte l'anecdote de la façon suivante :

Une certaine jeune femme, née de parents vulgaires mais riches, avait fait, au point de vue social, un « bon mariage » et avait en apparence conçu pour son mari déjà mûr une affection très vive. Par malheur, elle restait stérile. Son seigneur la menaça donc de divorcer si, au bout d'une année révolue, elle ne lui donnait point le fils qu'il souhaitait. Elle sortit de sa demeure pour aller gémir dans la solitude sur son destin, car sa vie serait désormais à perpétuité celle d'une « vieille fille », et elle n'avait que vingt-trois ans, bien que mariée depuis huit années ! Elle s'assit près de la Source, priant les dieux, tandis que ses larmes tombaient dans le petit filet d'eau. Bientôt les eaux jusque-là paisibles se mirent à bouillonner avec fureur ; sur quoi elle se leva, se rendit au temple le plus proche, où elle instruisit le prêtre de son histoire, et fit le vœu d'ériger une belle maison d'idoles aussi près de la Source que possible s'il lui naissait un fils dans les douze mois. Son désir ayant été exaucé, la maison d'idoles fut construite. Et la preuve que cela est vrai, c'est que la Source « bouillonne » encore ! À moins toutefois que la vérité ne réside dans l'une quelconque des autres variantes, ou que la Source ait bouillonné de toute éternité. L'historien fidèle est, sur ce point, d'une surprenante discrétion !

Sans vouloir insister sur le caractère des diverses doctrines qui se partagent l'empire et que des gens fort compétents ont déjà étudiées, nous parlerons un peu des temples chinois qui en sont l'expression visible. Ces édifices sont très souvent, pour qui admet la manière de voir orientale, d'une rare beauté. L'un des plus intéressants de la province de Canton est le Temple des Cinq Cents Génies. Les génies sont les disciples de Bouddha ; ils étonnent par la variété de la pose et de l'expression. La plupart cependant ont, aux yeux d'un Européen, l'air trop jovial pour figurer les personnages qui aidèrent à fonder une religion peu encline à la gaîté. On a prétendu que le Temple des Cinq

Cents tire son nom de ce fait qu'il fut commencé en l'année 500 avant Jésus-Christ. L'explication est plus ingénieuse qu'exacte, les Chinois n'ayant point adopté l'ère chrétienne comme point de départ de leur chronologie. Ce détail historique est néanmoins si insignifiant qu'on ferait preuve de pédantisme en y attachant trop d'importance.



Énorme statue de pierre figurant un prêtre.

Ce ptêtre, chargé du « service des morts », est placé dans une allée de monuments qui conduit aux tombeaux des ancêtres.

Près de Pékin s'élève un autre temple où l'on ne présente pas moins de dix mille bouddhas à la vénération des fidèles. Ce culte, autant qu'un profane en peut juger, consiste surtout à frapper sur des gongs et à brûler des bâtons d'encens. Les Chinois ont même perfectionné d'une manière curieuse les méthodes ordinaires d'imploration. Un

fidèle, homme ou femme, pénètre dans le temple, se prosterne devant une statue, prie peut-être ou, en tout cas, présente une requête à la divinité après avoir fait brûler un bâton d'encens. Comme il ne peut supporter d'attendre longtemps la réponse, le dévot fait retentir un gong ; aussitôt un prêtre apparaît avec un paquet de minuscules papyrus roulés, semblables à de grosses tiges d'herbe sèche. Il en offre un qu'il a choisi au hasard et reçoit en échange une petite somme en monnaie de cuivre. La réponse du dieu à la supplique est enfermée dans cette missive : elle est favorable, ou défavorable, ou douteuse, ou même elle n'a aucun rapport avec la demande formulée. Si elle ne l'a pas contenté, le fidèle achète une nouvelle réponse, puis une autre et une autre encore, jusqu'à ce qu'il obtienne celle qu'il souhaite ou qu'il ait épuisé sa provision d'espèces. Il se prosterne alors de nouveau, brûle un autre bâton d'encens et s'en va satisfait.

Naturellement, il est une foule d'offices et de cérémonies où les prêtres jouent le rôle d'intermédiaires et présentent les suppliques et les hommages des dévots qui les ont chargés de ce soin. Les étrangers sont difficilement autorisés à suivre un service rituel, mais ils peuvent souvent voir un prêtre taoïste ou bouddhiste qui, dans une attitude muette ou bien rythmant une prière, fait brûler un encens pieux dans d'énormes braseros. On a aussi recours aux bons offices des prêtres pendant et après les funérailles ; ils célèbrent des services qui correspondent à nos messes des morts et portent, en ces occasions, des robes d'une extrême splendeur. Les familles riches ne se contentent pas de confier la garde de leurs tombeaux et celle des objets domestiques devant servir aux défunts dans l'autre monde à des dragons de pierre chargés d'effrayer les mauvais esprits ; elles ajoutent encore parfois à ces statues celle d'un prêtre revêtu de tous ses ornements et qu'elles vouent au service perpétuel des trépassés. Les plus beaux spécimens de statues de ce genre sont fréquemment, comme celle que montre notre illustration, deux fois plus grandes que nature.



Prêtre taoïste faisant une offrande d'encens, dans le Temple de l'Orient à Pékin.

Une des principales fonctions des prêtres lamas serait, semble-t-il, de tourner la « roue de prières » ou moulin à prières qu'on trouve dans les temples. Quand la mère de Yuan-Shih-Kaï mourut il y a quelques années, l'impératrice douairière annonça au monde chinois sa douloureuse sympathie en payant sept prêtres qui durent, pendant environ neuf jours et neuf nuits, tourner sans relâche la « roue de prières » pour que l'âme de cette noble personne fût accueillie avec faveur dans le monde d'en bas ! Et cependant le peuple en général n'a

qu'une piètre estime pour le pauvre prêtre lama et le met bien au-dessous des ministres des autres cultes.

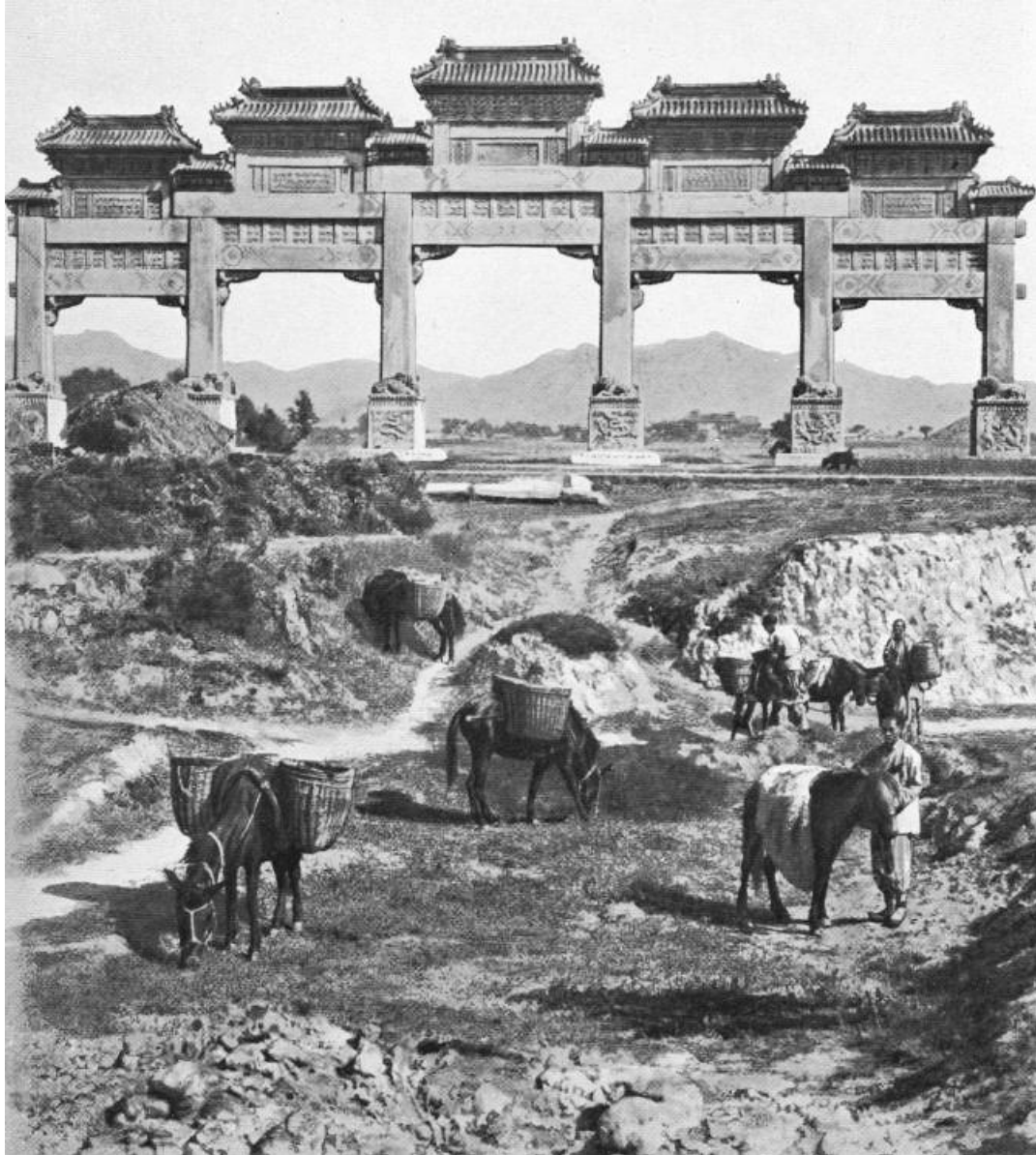
Une ordination bouddhiste est pour celui qui s'y soumet une épreuve des plus pénibles. L'examen dure plusieurs semaines, et pendant tout ce temps les candidats sont logés dans l'enceinte du temple. Il n'est aucune limite d'âge ; les uns peuvent avoir douze ans, les autres — c'est le plus grand nombre — de quatorze à dix-huit, d'autres enfin sont des hommes mûrs ; mais tous ont reçu, à l'École des Prêtres, un enseignement préalable qui dure, pendant les dernières semaines, depuis l'aurore jusqu'à minuit. Que ne donnerait pas un maître d'école occidental pour savoir le moyen de tenir ses élèves aussi longtemps éveillés ? Il est vrai que les maîtres chinois ne paraissent se soucier, en l'espèce, que d'éprouver l'endurance de leurs disciples, car non seulement ils leur inculquent la doctrine spirituelle, mais ils les instruisent dans les plus minimes devoirs de leur charge jusqu'à ce que tous les détails d'un cérémonial compliqué soient ineffaçablement gravés dans leur mémoire.

L'ordination définitive a lieu la nuit, et les candidats sont informés de la soirée choisie pour le service quelques heures seulement avant qu'il commence. Les officiants sont divisés en deux groupes : l'un doit prier pendant toute la cérémonie pour ceux qui vont être ordonnés ; l'autre, formant un triangle au sommet duquel se tient le prédicateur, chante, trois heures durant, un service de louanges devant le grand Bouddha. On appelle un par un les candidats, qui font vœu de vivre dans le célibat et dans l'obéissance, et aussi de s'abstenir de certains plaisirs spécialement défendus. Un examen oral sur des points de croyance, sur le rituel et les pratiques religieuses, termine cette première partie de l'initiation. Puis viennent pour les candidats trois heures de prière silencieuse, tandis que les prêtres se retirent afin de prendre quelque sommeil. Quand le prédicateur revient, il « exhorte » les ordinands, fait une offrande d'encens, puis cède la place à ceux qui vont subir l'épreuve du feu. Les candidats s'étant mis à genoux, deux prêtres s'approchent de chacun ; l'un tient la tête de l'ordinand, sur

En Chine

Choses vues

laquelle l'autre pose les petits bâtons de charbon, coniques et longs de vingt-cinq centimètres, employés comme instruments de scarification. Ces petits bâtons, au nombre de douze, sont fixés, quatre par quatre, sur le cuir chevelu préalablement rasé. À un signal donné, les bâtons sont



Pailow ou arche commémorative élevée à l'entrée de l'avenue de pierre qui mène aux tombeaux des Mings.

Ce pailow de marbre est tenu pour le plus beau qui soit en Chine.

allumés par un aide, et voici le charbon ardent en contact avec la peau. L'ordinand doit supporter cette torture pendant deux minutes ; après quoi le prêtre souffle les cendres, découvrant ainsi les douze « pointes de feu » qui témoignent d'une ordination complète. Le nouveau prêtre

n'a plus qu'à se prosterner une fois encore : sa consécration est achevée.

« Il peut arriver qu'un ordinand de faible constitution s'évanouisse au cours de l'épreuve, ou, chose beaucoup plus rare, qu'il recule devant le supplice. Dans les deux cas, les prêtres le maintiennent à genoux de force, et cet incident ne porte aucune atteinte à la validité de l'ordination. En règle générale, pourtant, même les petits garçons font preuve d'un courage d'autant plus remarquable que cinquante pour cent n'entrent pas dans les ordres de leur plein gré mais pour obéir à un vœu de leurs parents ou à une tradition familiale.

On rencontre encore assez souvent en Chine des ermites. Leur religion pourrait être dénommée avec quelque justesse « le culte des non lavés, car le premier de leurs vœux est presque toujours celui de malpropreté ! Un ermite qui attirait autrefois la foule, non loin de Shanghai, s'était enfermé dans une cage de bambou, où il ne pouvait ni s'asseoir ni se coucher, et où il s'engageait par un vœu solennel à demeurer pendant une période de temps qui variait de six semaines à deux années. Il ne sortait de sa prison qu'une demi-heure chaque jour, ne se rasait jamais, ni ne se lavait, ni ne se coupait les ongles ; le riz et l'eau qu'il consommait, il les devait à la charité des fidèles. Au bout de quelques semaines il avait l'air d'une bête sauvage, et l'on se demande à quel état de hideur repoussante il pouvait tomber après un long encellulement. Il eut néanmoins l'heureuse fortune de mourir au cours d'une épreuve trop prolongée.

Il a déjà été fait allusion aux dieux familiers, les petits bouddhas cachés dans un coin du logis devant lesquels, aux heures de crise domestique, on brûle de l'encens. Outre la statuette ordinaire, il y a presque toujours dans ce réduit une tablette qui est consacrée aux ancêtres et qui invite à la piété familiale. On brûle ici de l'encens deux fois par jour, et à de certains moments la famille au complet se prosterne devant la tablette des ancêtres.

Le culte chinois des ancêtres attribue à toute personne qui mourut mariée et à plus de vingt ans la possession de trois âmes distinctes — l'une réside aux enfers, l'autre dans la tombe, une autre dans la tablette — et le culte des trois âmes exige que l'on pourvoie aux besoins des deux premières en leur envoyant de la nourriture, de l'argent, etc., et que l'on honore aussi pieusement la dernière pour l'engager à aider les deux autres dans la fonction sacrée qui consiste à détourner le malheur des membres vivants de la famille. Tous ces devoirs de piété filiale forment d'ailleurs le couronnement logique de la morale de Confucius. Ajoutons que les dons qui vont aux morts sont tout simplement de mesquines effigies en papier qui parviennent à leur destination après avoir été consumées par la flamme.

Les superstitions relatives aux morts revêtent quelquefois une beauté singulière ; elles mériteraient bien plutôt que les coutumes bizarres que nous jugeons indignes d'un peuple épris de progrès, d'être signalées à l'attention des voyageurs. C'est ainsi qu'on n'apprend pas toujours aux étrangers qui visitent un temple chinois la raison qui a fait mettre une large dalle de jade ou de marbre sculpté au milieu de chaque marche, du haut en bas de l'escalier. Ces dalles forment le chemin ou « l'escalier des esprits », et si elles se détachent nettement des parties réservées aux vivants, c'est que seules les âmes mystérieuses et fugitives des morts peuvent les gravir.

Aux yeux d'un Chinois, l'évènement qui prime tous les autres ici-bas est son enterrement : « La chose la plus importante dans cette vie est d'être enseveli comme il convient », dit un de ses proverbes. C'est pourquoi le cérémonial funèbre est, pour tous les rangs de la société, d'une étonnante complication.

Il est certaines routes impériales que nul cadavre ne doit franchir, car la santé du Fils du Ciel pourrait souffrir de cette atteinte à ses privilèges. Un malentendu de ce genre faillit, il y a plusieurs années, déchaîner la guerre entre la Chine et nous, les autorités de ce pays ayant refusé le passage à un cortège funèbre qui portait en terre le corps d'un petit aspirant de marine anglais.

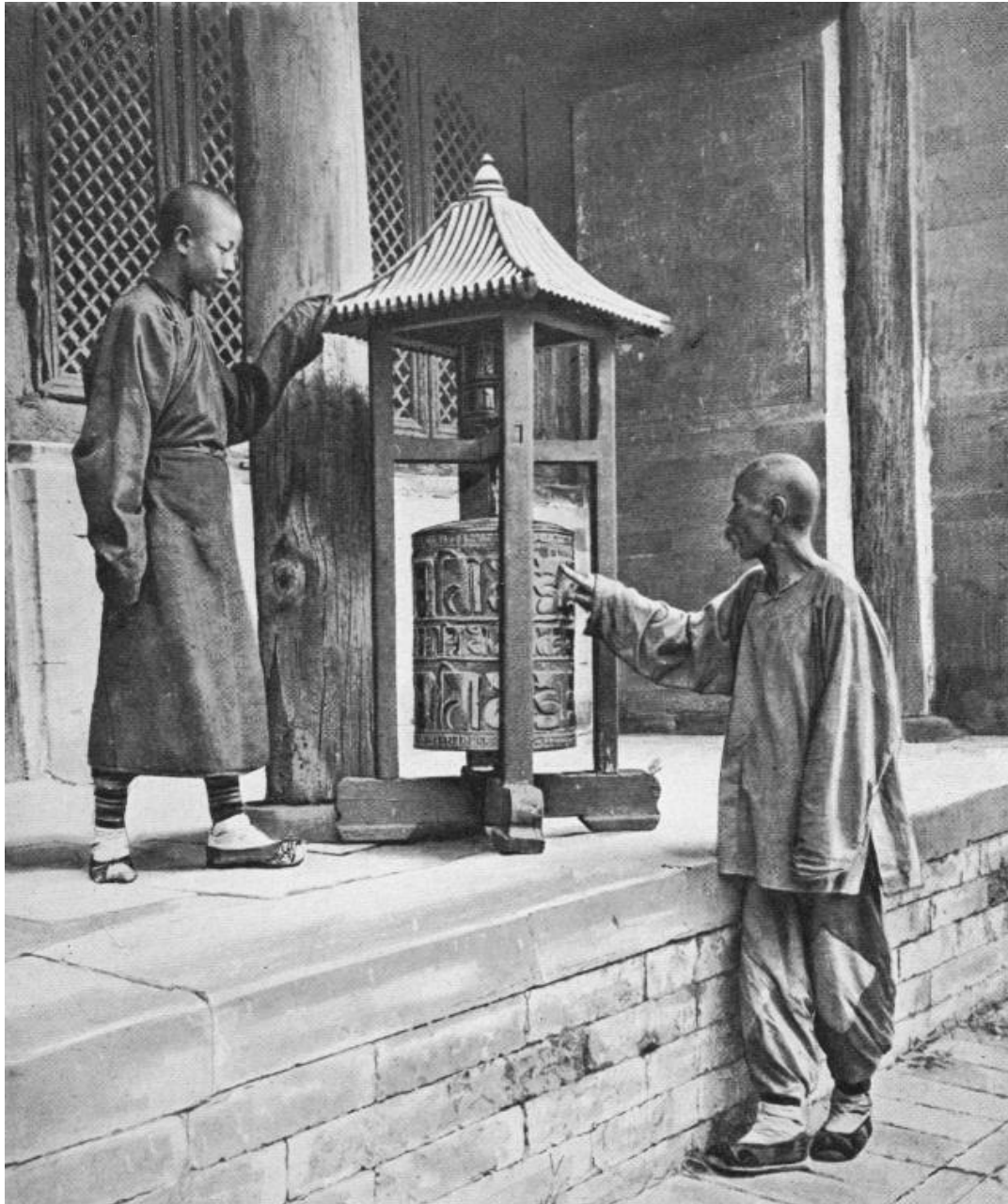
Quand un Chinois meurt, tous les ornements qui garnissent l'extérieur de sa maison (lampes, enseignes, etc.) et qui étaient rouges, sont peints en blanc, la couleur de deuil en Chine. La famille, assise sur le plancher autour du cercueil, se lamente pendant sept jours, et comme il lui est interdit de préparer aucun mets, elle doit attendre de la complaisance des voisins le plat de riz qui compose son repas. Les personnes en deuil portent une robe d'étoffe grossière, ou encore des vêtements blancs (bleus dans certaines provinces), et il ne leur est permis de se raser et de se couper les ongles que les funérailles terminées. Les cérémonies funèbres se renouvellent tous les sept jours pendant sept périodes de temps ; c'est là une coutume qui ressemble étrangement à celle du peuple juif. « L'achat de l'eau » est l'un des rites les plus curieux. Le fils aîné, accompagné d'un musicien qui joue des airs funèbres sur un instrument aux sons faux, se rend près d'une mare, y jette quelques monnaies de cuivre pour apaiser l'esprit qui l'habite, puis emporte un bol d'eau qui lui servira au lavage du corps. On n'emploie jamais pour la toilette d'un cadavre l'eau qui se trouve dans la maison. Quand il s'agit de fixer la date des funérailles, ni les règles de l'hygiène ni la convenance de la famille n'entrent en ligne de compte ; on obéit aux instructions de l'augure, qui a pour fonction de choisir un jour « heureux » afin que l'âme puisse aller sans obstacle vers le lieu de repos éternel. L'augure instruit en outre les survivants des nombreux rites qu'il leur faut accomplir. Voyez, par exemple, ce passage d'un roman indigène cité par M. Dyer Ball dans son admirable article sur les funérailles en Chine :

« Pendant les quarante-neuf jours... 108 *bonzes* bouddhistes doivent célébrer dans la Salle Principale la Grand'Messe de Confession, pour faire traverser aux âmes des parents défunts l'abîme de la souffrance... En outre, un autel doit être érigé dans la Tour du Céleste Parfum, où neuf fois neuf vertueux prêtres taoïstes doivent, pendant dix-neuf jours, offrir des prières pour l'absolution, le rachat et la purification des âmes... et après ces services... quinze autres bonzes et

En Chine

Choses vues

quinze renommés prêtres taoïstes doivent faire face à l'autel et accomplir les actes méritoires tous les sept jours.



Prêtre lama tournant un moulin à prières.

L'augure ayant fixé la date, réglé le cérémonial, désigné les personnes qui seront des invités « d'influence heureuse », on se met en devoir d'enterrer le mort. Le cortège qui se rend au tombeau est toujours précédé de figures hideuses chargées d'effrayer les méchants esprits ; il comprend, outre la famille et les serviteurs, des prêtres bouddhistes et taoïstes, des amis ou des indifférents, , et des gens qui

portent une quantité de dons destinés à être brûlés sur la tombe. L'usage n'oblige pas un homme à porter le deuil de sa femme ou de ses enfants ; il est libre en cela d'agir à sa guise.

Les tombes ne sont point toutes d'égale richesse ; il y en a de toute espèce, depuis les splendides tombeaux des rois et des nobles couchés dans la majesté des bosquets où aboutissent des avenues d'animaux de pierre gigantesques, gardiens suprêmes des morts, jusqu'aux humbles petits tertres épars dans la campagne. Quant aux corps des enfants, on les jette, enfermés en un cercueil ou non, dans la mer ou dans un fleuve, et l'on n'y prête guère attention lorsque le flux les apporte sur le rivage.

Les cérémonies qui se rattachent aux funérailles sont universellement célébrées en Chine. Elles ne sont supprimées ou modifiées que dans les enterrements de chrétiens ; il est vrai que des rites encore plus compliqués et plus impressionnants que les rites chinois honorent la dépouille des convertis catholiques — ils sont donc pour les indigènes un objet de scandale moins douloureux. Et à ce propos, il est bon de faire remarquer, sans vouloir approfondir le grave problème spirituel qui se pose ici, que, si l'évangélisation de la Chine avait pu être laissée aux catholiques romains et anglicans, la plupart des troubles nés de « la question des missionnaires » eussent été évités. Leur rituel, leurs ornements sacerdotaux, leur encens, leurs processions, leurs lumières, leur musique, tout cela parle à l'âme du Chinois, qui mesure à ces manifestations extérieures la grandeur d'un culte et qui pense que les choses d'importance souveraine doivent être entourées d'une pompe sans égale. Les ambassadeurs et les missionnaires ont souvent le tort de ne pas assez rehausser leurs fonctions par l'éclat de fastueuses cérémonies.

Les Chinois partagent les adeptes du christianisme en trois groupes auxquels ils donnent des noms qui ne manquent pas de saveur : *largee wash* (grand lavage), *smallee wash* (petit lavage), et *no wash* (pas de lavage). Le « grand lavage » désigne les sectes qui pratiquent l'immersion totale ; le « pas de lavage » indique celles qui n'admettent

En Chine

Choses vues

pas la cérémonie du baptême ; enfin, le « petit lavage » comprend toute la masse de celles qui pratiquent l'affusion partielle. On aurait pu croire, à première vue, que le blanchissage avait dans la pensée d'un Chinois quelque rapport occulte avec la théologie !

Pour en revenir à la question des doctrines : celui qui voyage en Chine et qui fréquente les indigènes ne tarde pas à s'apercevoir que, en dépit des nombreux temples, pagodes et maisons d'idoles, en dépit des émeutes contre les étrangers (le récit en est toujours grossi par les journaux européens, qui les attribuent à la haine du christianisme), le Chinois est loin d'être le fanatique que l'on croit. Les vrais Chinois montrent une extrême tolérance à l'égard de tous les cultes — si excentriques qu'ils soient — pour la bonne raison que, n'ayant point de religion propre, celle du prochain les inquiète peu. Ils ne commencent à se fâcher, tel le citoyen de Londres que gêne le mauvais état des égouts proches de sa maison, que quand leur voisin immédiat risque, par des pratiques malséantes, d'attirer l'attention des méchants esprits et de faire pénétrer cette affreuse clique dans les logis contigus. On ne saurait, après tout, lui en vouloir de ce qu'il se garde des gêneurs. Malgré qu'il ait, dans certains jours historiques, parlé d'un ton un peu haut, le Chinois demeure presque toujours un galant homme, et un voyage dans son pays réserve à l'étranger bien des surprises intéressantes et bien des joies artistiques.



@